



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Février 1853



TABLE DES MATIÈRES

La partie de hockey (bonnets protecteurs) (2).....	3
La partie de hockey (La féroce du loup) (3).....	7
La partie de hockey (patins contre semelles cloutées) (4)	11
Le combat de balle de neige fait rage et moi je pique du nez	14
Tu es poussière et tu retourneras poussière.....	18
Léandre revient blessé des chantiers navals	23
L'histoire du chien de Brisquet.....	27
L'histoire de Brisquet (2e partie).....	33
Les chemins de Prologue en hiver. Oh! misère!	37
Poteries, baptême de jumeaux, subventions et montgolfière.....	41
Carriole, sleigh, bobsleigh et carriole à charretier.....	44
Société de physiologie et hygiène personnelle des femmes.....	48



La partie de hockey (bonnets protecteurs) (2)

Prologue, mercredi 2 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une neige légère cherchant simplement à inspirer les derniers poètes de l'hiver s'est soudainement transformée, sous l'effet du vent, pour assaillir, sans crier gare, tout ce qui était à découvert. Vaut mieux demeurer à l'intérieur.

Je poursuis sur ma lancée de la chronique précédente à savoir: la description de la partie de hockey.

J'en étais à la réaction des habitants de Prologue à la vue de l'habillement et de l'équipement protecteur portés par les joueurs de notre équipe.

Comme je l'ai écrit, les habitants de Prologue sont restés bouche bée, pantois à la vue des bonnets matelassés, des caleçons rembourrés, des petits coussins ajoutés à la hauteur des épaules et finalement, des semelles cloutées.

L'impression ne fut pas la même chez les adversaires. Imaginez! Ils se sont tous esclaffés. Certains se sont roulés dans la neige, d'autres ont lancé des balles de neige dans la direction de nos joueurs.

Les huées sont arrivées jusqu'à nous et, nous sommes restés muets, choqués par ce que nous venions de voir et entendre.

Je ne saurais dire combien tout cela était vexant pour les joueurs de notre équipe ainsi que pour nous, leurs pauvres partisans.

Puis, ce fut le calme! Un silence de cimetière plana sur l'assistance! Nos joueurs paralysés, ne disaient mot, ne faisaient aucun geste. Chacun s'observait curieusement.

Finalement, les joueurs se sont rassemblés et ont fait cercle autour de Paulin. Ils ont discuté le coup fermement.

J'ai su, plus tard, que certains d'entre eux ont menacé de ne pas jouer si on ne leur retirait pas le bonnet protecteur.

Je ne sais qui parmi eux a décidé le premier de mettre sa tuque, mais, ce fut un geste salvateur, car, une fois les tuques bien plantées par-dessus les bonnets rembourrés, il n'y parût plus du grotesque de la scène précédente.

La fierté retrouvée, les gamins entreprirent la partie.

Oyez! Oyez! Je fais maintenant place au spectacle: ce sera comme si vous y étiez!

Diantre! Oui, c'est tout un spectacle que cette populace entassée autour de cette patinoire. Debout sur les remparts, les gens manifestent leur contentement.

Derrière les buts de notre équipe, un violoneux joue un air de gigue suivi au pas par quelques jeunesse. Entre leurs mains je discerne des objets de toutes sortes comme sifflets, cornets en écorce de bouleau, grelots, clapets de bois, chaudrons et bâtons de bois.

Pour dire vrai, mes amis! C'est tout un attirail pour faire du bruit!

Et quel boucan! Pire que n'importe quel charivari.

Le moment est solennel. Voilà maintenant que les joueurs de notre équipe prennent place et que toute cette quincaillerie se remet en branle.

Belle occasion pour faire des bruits de tonnerre, de tempête, bruits de vaisselle, de chaudron, de ferraille, bruits de crêcelle, bruits de tambour, de canon, de fusil.

Ma foi! Vaudrait mieux parfois être sourd plutôt que d'entendre cette cacophonie grossière et discordante.

Voilà maintenant que prennent place les joueurs de l'autre équipe. Les bruits proviennent de l'autre côté, mais n'en diminuent pas pour autant d'intensité.

Je ne sais que dire, les joueurs de la seigneurie de la Vadrouille me semblent bien costauds pour des enfants de 12 ans.

Ma foi! C'est une belle jeunesse!

Comme je l'ai déjà mentionné, ils ont tous des patins aux pieds: patins qui les grandissent sûrement, mais qui paraissent bien encombrants.

Comme je l'ai écrit dans ma chronique précédente, les nôtres sont en bottes auxquelles nos inventeurs ont fixé des semelles cloutées.

Que la fête commence! Voici maintenant nos deux arbitres qui se lancent à l'assaut de la patinoire.

C'étaient, semble-t-il, les deux seuls hommes dont la crédibilité ne pouvait être mise en doute, que ce soit par les nôtres ou par les voisins d'en face.

Surprise! Les gens font silence. Quel contraste avec le vacarme qui a précédé.

Chacun ouvre grand les yeux pour contempler l'accoutrement inédit des deux curés. On ne sait comment réagir : rire, pleurer, siffler, ignorer, regarder ailleurs. Il y a de quoi!

Imaginez! on a cousu des lignes étroites de tissus blancs sur leur soutane: de vrais zèbres.

À propos, je me demande si les zèbres sont des équidés à la robe blanche rayée de bandes noires ou s'ils ont une robe noire rayée de bandes blanches!

Passons! Et voilà que le curé Chandonnay donne le signal du début de la partie. Son souffle puissant pénètre le sifflet et déchire le silence.

La partie commence et la rondelle est déposée au centre de la patinoire pour la mise au jeu.

Immédiatement c'est la ruée. Imaginez dix joueurs qui se lancent à l'assaut d'une pauvre petite rondelle de bois.

Les joueurs de la Vadrouille portent des patins, ce qui leur permet de transporter facilement la rondelle, de faire des virages pour éviter les joueurs adverses, de freiner et de repartir en sens opposé.

Ils ne sont pas très rapides, pas très habiles non plus, mais, ce peu de talent leur suffit pour contrôler la rondelle et compter ainsi trois fois, sans riposte, dans le but de l'équipe de Prologue.

Les joueurs de Prologue sont maladroits avec ces bottes qui semblent peser une tonne. Leurs pieds plantent trop violemment dans la glace, ce qui occasionne de vilaines chutes, des culbutes dignes des meilleurs clowns, des piqués spectaculaires.

Ainsi, nos joueurs tombent, dérivent, manquent la rondelle, freinent trop sec, amenant une grande frustration au sein de toute l'équipe. S'ensuit, quelques mauvais coups qui occasionnent des pénalités.

Ma foi! cela montre que nos deux curés contrôlent bien la partie. Personne ne remet en cause leurs décisions.

Que dire de la foule ? Du côté de Prologue, c'est la désolation : les gens tournent le dos au jeu, se lancent des balles de neige, lèvent les bras au ciel!

Du côté de la Vadrouille, c'est l'euphorie : les gens dansent en se tenant par les bras, crient à tue-tête, font bruiter crécelles, grelots et chaudrons.

Heureusement, un grand coup de sifflet met fin au supplice. La première période vient de prendre fin.

Les responsables de Prologue se réunissent autour du père du jeune Paulin Larose. Il y a conciliabule. Je m'approche et j'entends monsieur Larose dire, «nous allons nous faire laver», il faut cesser d'agir comme si nous avions déjà perdu et «prendre le taureau par les cornes»!

À suivre.



Nouvelles du futur

Chaque fois que je rencontre un de nos habitants qui reçoit des lettres du futur, je l'interpelle. Ce matin, c'est Roger Lamarre qui me fait lire une anecdote qu'il a racontée à ses correspondants. Voici cette anecdote :

— «Auguste Marcotte est décédé rapidement suite à une ruade de cheval. Son ventre s'est infecté, il a fait une fièvre terrible et il a trépassé très vite.

Auguste était un vieux garçon que tout le monde aimait bien. Il vivait de petits travaux qu'il faisait à droite et à gauche.

C'était un homme simple et drôle comme un singe. Il connaissait des blagues à n'en plus finir. Je crois même qu'il devait les inventer. Ça ne faisait pas deux minutes qu'on était avec lui qu'il disait :

— Écoute, j'en ai une bonne à te raconter.

Et il avait une manière de présenter ses histoires qui nous faisaient rire. Il faisait des gestes, changeait sa voix, grimaçait, sortait son mouchoir, déplaçait son chapeau, mimait tel, un vrai comédien.

Parfois, ça lui prenait du temps pour finir son travail parce qu'il parlait beaucoup. Mais on lui pardonnait facilement. Ça fait du bien un homme qui nous fait rire.

Quand il est mort, on a eu beaucoup de peine. On perdait un bon citoyen qui nous avait fait du bien à sa manière. Mais c'était quand même moins grave que pour d'autres. Comme il n'avait ni femme ni enfants, il ne laissait pas de malheureux derrière lui.

Je lui ai fait un grand cercueil, car il mesurait 6 pieds.

Comme c'est la coutume, on a exposé le corps sur les planches dans sa maison pendant trois jours, avant de le conduire à l'église et au cimetière.

Le deuxième soir on a dit un chapelet vers les 8h00. Puis les gens sont partis et nous sommes restés cinq ou six hommes.

Marc nous a dit: on va s'ennuyer, notre conteur de blagues est parti. Eh oui, qu'on a tous répondu.

Puis il y en a un qui a dit ça me rappelle l'histoire qu'il m'avait contée pendant les foins, l'été dernier.

Et il la raconte bien sûr. On rit parce qu'elle est bonne ! Et suit une deuxième blague, une troisième et une autre. On ne finit plus d'en conter. Le seul qui ne rit pas c'est Auguste dans son cercueil. Franchement, cette veillée des morts, je m'en rappellerai toujours. On a ri comme ce n'est pas permis.

Aujourd'hui, quand je passe devant sa tombe au cimetière, je parle à Auguste. Je le remercie de nous avoir amusés quand il était vivant. Il nous a rendu service en nous faisant rire. Je peux me tromper, mais il me semble qu'il me répond des fois. Il me dit :

— J'en connais encore des meilleures maintenant que je suis de l'autre côté.

Et ça me fait rire. Sapré Auguste ! Il ne changera jamais, même mort, et c'est ben correct de même».

— Que voilà une bien belle anecdote, monsieur Lamarre, je suppose que vos correspondants vont l'apprécier.

Augustin Lebeau, journaliste



La partie de hockey (La férocité du loup) (3)

Prologue, vendredi 4 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Neige, vent et froid! Encore le trio de l'hiver. Depuis le premier jour de ce mois, la neige tombe et tombe sur le village. Douze pouces en plus de ce qui recouvrait déjà le sol. Aujourd'hui, de légers flocons soufflés par le vent, descendant, remontent et retombent sans relâche. Ils tournoient autour de nos têtes tels des moustiques piqueurs, assoiffés de sang.

Me voilà repu après le repas du midi, accoudé à la fenêtre et observant la tempête qui fait rage.

Encore aujourd'hui, je ne suis pas sorti, sauf pour me rendre à l'étable traire la vache et nourrir Gascon et Houvette, rien de plus.

Heureusement, le puits est aussi dans l'étable et il m'est facile de puiser l'eau nécessaire à l'essentiel.

D'ici, on ne voit plus les maisons d'en face. Il faudrait monter dans la rue pour les apercevoir. Avec toute cette neige, quand on emprunte le chemin Bordeleau qui est aussi la principale rue du village, on doit escalader l'épaisse couche de neige qui la recouvre. Je crois bien qu'il y a six ou sept pieds de neige, du pas de ma porte au «sommet» de la rue.

Diantre! Lorsqu'on se promène à pieds ou en carriole, on est à hauteur des pignons des greniers.

Ma foi! Vous me direz que j'exagère un peu, mais, si peu!

Trêve de bavardage, vous désirez certainement connaître la suite de cette fameuse partie de hockey. Je vous raconte.

Après la première période, le compte est de trois buts pour la Vadrouille et de zéro pour Prologue.

Denis Tremblay, dans les buts de Prologue, a été fort occupé. Quant au gardien de la Vadrouille, il n'a même pas reçu un lancer. Il en a profité pour manger tous ses biscuits.

Hé! Hé! De beaux biscuits pour les gardiens de but! C'est madame Thérèse Chiasson qui a préparé les provisions des gardiens de but.

Et bien oui, il paraît que le gardien de but doit avoir un biscuit. Cela vient de madame Marie-Louise Beaulieu qui tient cette information de l'un de ses correspondants.

Je conviens que nous aurions dû douter de l'interprétation qui a été faite des renseignements ainsi fournis, mais, que voulez-vous, l'idée a plu et il a fallu choisir la cuisinière, car toutes les dames de Prologue voulaient avoir l'insigne honneur de cuire les biscuits pour les enfants.

Ainsi donc, comme je l'ai dit, la première période fut toute à l'avantage des joueurs de la seigneurie de la Vadrouille.

Vous comprendrez que les joueurs de l'équipe adverse ont reçu en rejoignant leurs partisans, maints encouragements, tapes dans le dos et friandises, etc.

Quant aux nôtres, ils se sont regroupés et, piteux, ils ont pris le chemin qui mène au magasin général.

Inutile de vous dire que les habitants de Prologue avaient la mine basse et l'air déconfit. Cela faisait contraste avec l'air triomphant de nos voisins d'en face.

Ma foi! que je me suis dit en mon for intérieur, il me semble que certains vendent trop vite la peau de l'ours. Après tout, il reste deux autres périodes de jeu.

Après quelques minutes de repos, les arbitres ont rappelé les joueurs. Il était l'heure d'entreprendre la deuxième période.

Je vous dirais que lorsque les Loups de Prologue se sont présentés sur la patinoire, à la queue leu leu, le silence s'est répandu sur la foule.

Quelque chose de spécial venait de se passer. Leurs regards piteux avaient disparu et leurs yeux pétillaient. Ils avaient la féroceur du loup en eux.

Les partisans comprirent que rien n'était terminé et ils crièrent en cadence «PRO... LOGUE... PRO... LOGUE... PRO... LOGUE...»!

Le curé Chandonnay a remis la rondelle en jeu.

ÉBINDIDON! Quel spectacle!

À l'étonnement de tous les spectateurs, les joueurs de Prologue freinent rapidement, repartent dans toutes les directions, donnent de solides coups d'épaules qui déséquilibrent leurs adversaires. Ils font des feintes subtiles à gauche, à droite.

M'est d'avis que nous ne reverrons pas cela de sitôt. Faut croire qu'ils ont profité du temps de repos pour apprendre à mieux utiliser l'invention de nos deux inventeurs.

Toujours est-il que les joueurs de Prologue contrôlent le jeu à tel point que la période prend fin au compte de trois à trois. Deux buts furent comptés par Paulin Larose et le troisième par Denis Tremblay.

Et oui! Notre gardien de but a laissé la protection de son but à un équipier et s'est lancé à l'attaque.

Ma foi! Ces deux garçons montrent beaucoup de talent et d'adresse. Ils furent de toutes les montées et leur enthousiasme n'a jamais fait défaut.

Excitée, la foule a même tenté de faire la «vague». Il s'agit d'une technique d'encouragement très utilisée dans le futur. Sur les remparts de neige, il fallait voir tous ces gens, bras levés tour à tour, se taper sur les cuisses et crier leurs encouragements.

Le capitaine de milice a dû faire cesser les coups de feu qui faisaient peur à plusieurs de ces dames.

M'est d'avis qu'un accident aurait fort bien pu se produire.

Je me demande d'ailleurs si on permet de tels épanchements durant les parties de hockey dans le futur.

La troisième période sera une nouvelle partie. Qui sortira vainqueur de cette aventure?

À suivre. Ovide Polansky est venu me voir avec la lettre de messieurs Salim, Mynor et Rakeil.



J'ai lu cette lettre avec un vif plaisir. Je dois dire que je trouve monsieur Polansky fort chanceux de correspondre avec ces trois jeunes hommes.

Je suis flatté d'apprendre qu'ils lisent mes chroniques avec grand intérêt. Voilà des jeunes gens sensibles qui savent parler de leur monde et s'intéresser aussi au passé.

Dans cette lettre, monsieur Salim explique que les musulmans ne fêtent pas Noël comme nous, chrétiens:

— «Je ne fête pas Noël, car je suis musulman et je ne décore pas de sapin. Je ne reçois pas de cadeaux et je ne vais pas à la messe, mais je célèbre plusieurs fêtes marocaines avec ma famille. Durant les vacances de Noël, je fais de la luge avec mes amis et je fais du patin.»

Le jeune Mynor parle de l'utilité de l'électricité. Avec tous ces renseignements, me semble que l'on commence à mieux cerner le phénomène.

Ainsi, l'électricité sert «à faire de la lumière, chauffer les maisons, faire marcher les jeux vidéos, etc.»

Je constate que cette énergie est applicable à presque tout.

Cependant, il reste quelques mystères à résoudre. Les explications ne suffisent pas toujours. Par exemple, après la relecture de la lettre, je demeure aussi ignorant que le pauvre Ovide au sujet du «Gamecube» et du «Memory card» dont parle monsieur Rakeil.

Nous avons consulté l'institutrice pour connaître la traduction du mot «Game cube». D'après cette dernière il s'agirait d'un «jeu de blocs».

— «Rien d'extraordinaire là-dedans» m'a confié, l'ami Ovide. Il paraît que son cousin Côme a aussi de jolis cubes de bois fabriqués par son père et il s'amuse à les placer de différentes façons pour en faire des constructions ou des ponts.

— Je partage l'avis d'Ovide lorsqu'il dit que c'est amusant de correspondre avec ces trois jeunes garçons. Il est bien vrai que c'est un peu comme voyager.

Merci, les amis de prendre le temps de nous parler de vous, de votre monde, de vos différences et de votre intérêt pour nous, gens de Prologue.

Augustin Lebeau, journaliste



La partie de hockey (patins contre semelles cloutées) (4)

Prologue, dimanche 10 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Du trio hivernal, seul le froid est encore chez nous. Ce matin, le soleil s'est levé radieux et de bonne humeur, limitant ainsi les ardeurs du triste sire. Le thermomètre se tient sur la ligne du 10 degrés Fahrenheit.

À la messe dominicale de ce matin, plusieurs habitants et leur famille manquaient à l'appel. La neige des derniers jours et le froid glacial du matin en ont forcé plus d'un à demeurer à la maison. La seigneurie est grande, sa façade s'étend sur plus de deux milles. Il faut bien du courage et de la foi pour prendre ses raquettes et marcher dans la neige épaisse jusqu'à l'église.

Après une tempête comme celle-là, il faut souvent plusieurs heures avant de pouvoir dégager les entrées des écuries, des étables et des granges.

Lorsque les chemins ne sont pas dégagés... reste les raquettes!

La neige est encombrante et elle dérange énormément les activités des habitants et cela même si elles sont réduites à leurs plus simples expressions.

Certes, il y a l'accès aux bâtiments qu'il faut dégager, mais il y a aussi le déblaiement des chemins publics.

D'ailleurs, à la sortie de la messe, le crieur public a rappelé aux habitants leurs obligations au sujet de l'entretien des chemins d'hiver.

C'est pourtant simple: chacun doit déblayer le devant de sa terre.

Évidemment, pour certains, ça passe après les autres travaux. Ainsi, les chemins d'hiver sont comme des signatures que chaque habitant laisse aux commentaires des gens de la seigneurie.

On voit donc du meilleur au pire. Des chemins pleins de trous, étroits, laissés à l'abandon font rager et pester ceux qui les empruntent. Au contraire, un chemin bien entretenu est apprécié et apporte notoriété et popularité.

M'est d'avis qu'il faudrait que je termine la description de la partie de hockey.

Alors je vous raconte. La troisième période de la partie de hockey a été la plus intéressante.

Les joueurs de la Vadrouille tentèrent de profiter de la vitesse des patins et ceux de Prologue de la mobilité et de l'équilibre que procuraient leurs semelles cloutées.

Nous avons assisté à une joute enlevante au possible avec des montées de chaque côté, des arrêts superbes, des feintes, des passes rapides et de solides coups d'épaule.

Étourdissant! Les spectateurs furent éblouis, à tel point qu'ils applaudirent aux bons coups des deux côtés.

De même, les joueurs ont fait preuve d'un bel esprit sportif et ont combattu avec fierté et droiture.

Deux minutes avant la fin de la troisième période, le compte était de 6 points de chaque côté.

C'est alors que Denis Tremblay est encore sorti de ses cordages pour exécuter une montée mémorable.

Parvenu à la hauteur du gardien de but adverse, il a exécuté un lancer frappé: une autre invention du futur.

La rondelle de bois est allée droit vers le but adverse à une telle vitesse que personne ne l'a vu passer.

Elle a pénétré dans le but et cela a provoqué une telle joie chez les spectateurs qu'une grande partie des remparts de droite s'est écroulée.

En effet! Les sauts répétés de la foule ont eu raison du muret de neige. Une pause fut nécessaire pour réparer les dégâts.

Les deux dernières minutes ont semblé durer une éternité.

Le gardien de l'équipe de la Vadrouille s'est joint aux joueurs de son équipe pour se porter à l'attaque.

Les joueurs de Prologue se sont défendus avec l'énergie du désespoir. La fin est arrivée sans que les joueurs de la Vadrouille puissent égaliser le pointage.

La fin de la partie fut saluée par les cris et les hourras de la foule qui avait apprécié le spectacle. Nous nous sommes promis de renouveler l'expérience.



Le jeune Paulin Larose vient de me raconter une chose absolument étonnante.

Il vient de recevoir une lettre du futur dans laquelle un certain Pierre-Luc affirme qu'il a déjà envoyé une lettre à l'une de ses amies en la parfumant avec de la pomme. Il m'a aussi dit que dans ce monde, les gens pouvaient parfumer les lettres avec toutes sortes de fruits tels les fraises, le citron, etc.

Je lui ai demandé comment on pouvait faire cela, mais il ne le savait pas.

J'imagine que je ne recevrai jamais une lettre aromatisée à la pomme.

Bof! Heureusement! car cela ne doit pas sentir très bon. Je dis cela, car, l'autre jour, j'ai oublié une pomme dans mon sac et je vous affirme que lorsque j'ai ouvert mon sac, ça dégageait une odeur très désagréable. Je n'aurais pas osé la faire sentir à personne même pas à mon pire ennemi... quoique..Hum!

En tout cas, le jeune correspondant semblait très fier de son geste, mais il n'a pas dit à Paulin comment avait réagi la demoiselle qui l'a reçue.

Alors peut-être qu'à partir de maintenant je pourrais vous envoyer mes chroniques avec des odeurs de patates, de carottes, de navets ou de choux. À moins que vous préfériez les bleuets, les framboises ou l'odeur de la boulangère, du curé ou du quêteux.

Vraiment! les jeunes du futur ne cessent de nous impressionner. Que vont-ils donc encore nous faire découvrir. C'est à suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



Le combat de balle de neige fait rage et moi je pique du nez

Prologue, samedi 12 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore une journée magnifique. Le soleil a été resplendissant de bonheur une grande partie de la journée. Au fait, saviez-vous que le soleil est le plus heureux des astres! Certes, il n'est pas toujours là mais, il n'est jamais triste comme l'est souvent la lune. Le thermomètre a atteint les 40 degrés. Serait-ce que le printemps s'annonce ?

Hier, la petite Edith Desrosiers m'a fait savoir que la bataille de balles de neige aura lieu aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi.

Fidèle à ma mission de vous informer du quotidien des habitants de Prologue, j'ai mis mon chapeau de poil pour bien couvrir ma tête et je me suis rendu sur place une bonne heure avant que tous les enfants n'y soient.

J'ai grimpé dans un arbre avec une bonne peau de bœuf afin d'être bien au chaud pour toute la durée de l'événement.

Après quelques minutes d'attente, perché sur ma branche, j'ai vu arriver les enfants par petits groupes.

bande de la côte Saint-Ambroise étaient réunis, prêts à affronter les p'tits anglais de la côte des Écossais.

Inutile de vous décrire l'excitation de la jeune Édith Desrosiers. Qu'il vous suffise de l'imaginer, allant de l'un à l'autre sans arrêt.

Du haut de mon perchoir, je vois que deux magnifiques fortins trônent face à face à quelques pieds de distance de chaque côté du ponceau qui enjambe le ruisseau DuMoulin, au sud de l'étang du Petit Soc, gelé pour la circonstance.

Avec toute la neige tombée, les réserves de balles de neige sont importantes.

C'est le grand Maxime, toujours aussi entreprenant, qui sonne le début de la bataille.

Diantre! Les balles vont en tous sens, touchant parfois une cible, la ratant la plupart du temps...sorties de braves guerriers, décharges d'artillerie, retour aux abris.

J'en étais à me dire qu'à ce rythme-là, les deux bandes en arriveraient rapidement à l'épuisement de leurs réserves et qu'il n'y aurait pas de vainqueurs.

Oh! Ma foi! J'ai bien dû tourner la tête quelques secondes et cela a suffi.

Une nuée de balles de neige s'est abattue sur moi. Elles arrivaient de partout, autant du clan du grand Maxime que de celui des petits Anglais.

Ce qui devait arriver arriva, je suis tombé au pied de l'arbre, tête première dans plusieurs pieds de neige. Puis, j'ai senti qu'on m'arrachait mon chapeau.

Inutile de vous dire que les enfants se sont tous esclaffés de rire à la vue de mon visage saupoudré de neige. Vous dire l'humiliation, l'humiliation que j'ai ressentie!

Puis, Edith s'est jetée sur un adversaire pour lui enlever sa tuque. En un rien de temps, tous les enfants se bataillaient pour s'arracher leur couvre-chef.

La partie de balles de neige s'est terminée à l'extérieur des murs dans une folle rigolade.

Les ennemis sont vite devenus ce qu'ils étaient avant tout, c'est-à-dire des enfants qui ont le goût de s'amuser et de jouer dans la neige.

Les deux chefs de bande, le grand Maxime et Peter McIntosh dit Tarapatapom, ont convenu de se rendre mutuellement les tuques dérobées par leurs combattants. Puis ils m'ont laissé à mon triste sort et ils ont pris le chemin de la montagne du Solitaire.

On aurait dit un défilé de petits bonshommes de neige tellement leurs vêtements étaient blancs de neige.

Sur le chemin du retour, j'ai rencontré monsieur le curé Chandonnay. Il s'en allait du côté nord du marécage du Chaudron pour ensuite traverser dans la seigneurie de la Gâtine.

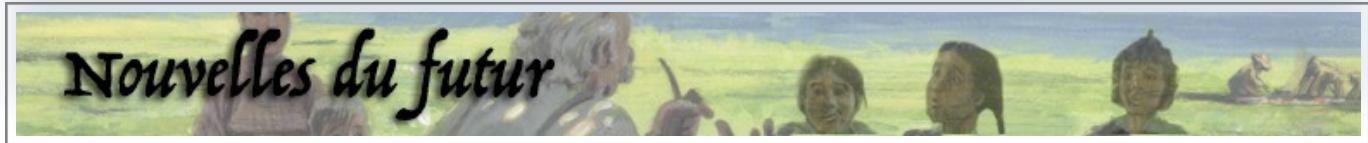
À ma vue, il esquissa un léger sourire, le bon chrétien qu'il était retenant la moquerie. Après s'être informé de mon état, il me dit qu'il allait rendre visite à un pauvre habitant pour lui porter les sacrements. D'abord «la confesse», puis la communion.

— Je crois bien, ajouta-t-il, que ce pauvre homme n'a que de petits péchés véniels sur la conscience et je présume qu'il n'en a pas vraiment la contrition, mais, que voulez-vous, un pasteur doit avant tout faire en sorte que l'âme de ses brebis soit la plus limpide possible advenant que Dieu vienne la chercher sans avertissement.

— Je reconnais là notre bon curé, lui dis-je, respectueux et reconnaissant de son attitude chrétienne à mon égard. Vous savez vous faire aimer au confessionnal, vous êtes comme un père pour tous les habitants de la paroisse.

— Il faut de la douceur, ajouta-t-il, car le pécheur a assez de peine à se confesser, il faut qu'il trouve «un père en son confesseur».

M'est d'avis que c'est le «gros bon sens», qui fait si souvent défaut à plusieurs, qui dicte la conduite de notre bon curé.



Un certain François a écrit à Ovide Polansky sur les moyens de transport du futur. Il dit: «Il y a des avions qui planent comme des oiseaux, mais qui ne battent pas des ailes.»

Le jeune Ovide est depuis ce jour très rêveur. Imaginez, un oiseau qui vole et qui ne bat pas des ailes.

Il a posé la question suivante à son oncle Georges Rasmussen:

— Mais où donc le voyageur loge-t-il?

Ovide a beau penser à un grand très grand oiseau, aucun ne l'est assez pour permettre à une personne, aussi petite soit-elle, de s'y installer comme il le ferait dans une charrette ou encore, un bateau à vapeur.

Jérôme Lagibotière pense qu'un avion c'est un peu comme une montgolfière. Il croit que les avions du futur ont des nacelles et que c'est là que les voyageurs prennent place.

Ici, chacun y va de son explication, car de nombreux autres correspondants ont parlé de cet engin volant.

Roger Lamarre pense qu'un avion c'est un cerf-volant sans corde.

Avouez! Notre bedeau a de bien curieuses idées. Je ne vous parlerai pas ici de la tentative qu'il a faite pour produire de l'électricité.

Il paraît que sa «Lolotte» en fut aspergée des pieds à la tête.

M'est d'avis que tout cela est beaucoup trop complexe pour nous. Il nous faudrait plus d'informations.

En attendant, nous rêvons que peut-être de notre vivant, nous verrons des grands oiseaux voler sans battre des ailes.

Toutes ces inventions du futur me font penser aux contes fantastiques que mon grand-père racontait lorsque j'étais enfant. Il me semble l'entendre commencer son histoire par:

— «Cric! Crac! Sabot.....Cuiller à pot.....Marche avec....Marche aujourd'hui... marche demain, à force de marcher, on fait beaucoup de chemin.

— Il y avait une fois un homme et une femme.....»

Cette sorte d'introduction aux contes de mon grand-père avait pour objet de commander le silence.

Le conteur dit: Cric! les auditeurs répondent: Crac! et ainsi de suite... petit à petit les conversations cessent, et lorsque la formulette est terminée, le silence est établi et le conteur peut commencer: «Il était une fois....!»

Les formulettes canadiennes sont très nombreuses:

— C'est aujourd'hui la Saint-Lambert,
 — Qui quitte sa place la perd;
 — C'est aujourd'hui la Saint-Laurent,
 — Qui quitte sa place la reprend...!

— «Petit couteau d'or et d'argent, ta mère t'appelle au bout du champ, etc.; Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes, etc.»... sont connues de tous les habitants de nos campagnes, de même qu'une foule de devinettes et de proverbes.

Les contes populaires finissent souvent par cette autre formulette:

— «N, i, ni, mon conte est fini...» ou par cette autre: «J'ai pilé sur la queue d'une petite souris; elle a fait ki, ki, mon conte est fini!»

J'imagine bien que toutes ces «formulettes» ne sont plus utilisées dans le futur.

Augustin Lebeau, journaliste



Tu es poussière et tu retourneras poussière

Prologue, lundi 14 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

C'est avec une certaine discréction, comme un amant qui quitte sa conquête au petit matin, que le soleil s'est enfui, laissant derrière lui de froids nuages aux mauvaises intentions. Le thermomètre est descendu jusque sur la ligne du 10 degrés Fahrenheit.

venant probablement de poissons.

Bof! Que dire de plus! Comme grand-mère disait: «quand on vaut pas une risée, on vaut pas grand-chose»!

Quoi qu'il en soit, le jour des cendres a toujours été pour moi, du plus loin que je me souviennne, un jour de réflexion sur la relativité de la vie.

Ce jour-là, toutes les festivités comme veillées, danses, jeux de cartes cessent à minuit, car c'est l'heure qui sonne le début du carême. C'est le temps des pénitences et du jeûne et de certaines abstinences.

N'allez pas croire que c'est partout pareil!

Ici, à Prologue, monsieur le curé Chandonnay est tolérant particulièrement à l'égard des habitants qui doivent travailler fort. Il leur demande simplement d'éviter de manger à leur faim, de rester sur leur appétit. Il faut manger maigre plusieurs jours par semaine.

D'ailleurs, c'est en ce temps-ci de l'année que l'on voit le vieux François Malboeuf dit Pescaille, un poissonnier ambulant originaire de la seigneurie de la Vadrouille, aller de

maison en maison offrir une variété de poissons qu'il conserve dans des coffres de bois. Il passe seulement les jours de grand froid sinon sa cargaison se perdrait rapidement.

À cela, certains habitants de Prologue ajoutent des privations individuelles comme ne pas fumer ou ne pas fréquenter les filles.

Les enfants suppriment les confiseries, du moins, ceux qui peuvent s'en procurer, car, c'est faire de la peine au petit Jésus que d'en manger pendant le carême.

Il faut dire qu'à ce chapitre, il y a des enfants qui font Carême toute l'année.

J'ai des nouvelles importantes au sujet de la course de raquettes. Il y aura plusieurs absents. Séraphin Marquis manquera la course pour une première année. Il paraît qu'il fait partie d'une expédition qui est à la recherche de Sir John Franklin, un explorateur anglais perdu depuis 1845 dans la région de l'Arctique.

Ce navigateur réputé était à la tête d'une expédition de bateaux à trois-mâts et à voiles carrées à la recherche du passage du Nord-Ouest.

Il paraît que ces navires ont un tirant d'eau de plus de trois cents tonnes et qu'ils sont les premiers navires arctiques équipés de coques de cuivre incurvées et d'hélices actionnées à la vapeur.

Diantre! Quelle folie! Franklin et ses équipages se sont évanouis dans les brumes polaires. Ma foi! C'était à prévoir!

La première expédition de recherche date du mois de février 1847. Alors qu'aucune nouvelle de l'explorateur n'était parvenue en Angleterre, l'amirauté a décidé, malgré tout, d'organiser quatre autres expéditions de recherche.

Peine perdue, ces hommes revinrent bredouilles.

Il paraît que depuis 1847, une vingtaine d'expéditions sont parties à la recherche de Franklin et de ses navires.

Je ne sais si l'expédition à laquelle participe monsieur Séraphin Marquis aura plus de chance! Espérons seulement qu'il ne se perdra pas dans ces contrées inhospitalières.

M'est d'avis qu'il aura une belle aventure à raconter à son retour.

Revenons-en à nos moutons... à la course de raquettes.

Le jeune Bernard Hamelin n'y sera pas non plus, car il a trop à faire avec ses nouvelles charges d'apprenti palefrenier.

Seront également absents, les jeunes Christophe Tremblay et Lucille Lavoie qui se fréquentent assidûment depuis la course de l'année dernière. Il paraît qu'un mariage est prévu pour le mois de juin prochain.

Henry-Firmin McLean sera aussi absent. Dans son cas les raisons sont plus nébuleuses. Les rumeurs veulent que ce brave cœur soit occupé à des affaires plus... Hum! Disons, à des affaires plus sérieuses.

En effet, Monsieur Casimir m'a dit que le jeune Firmin avait reçu une missive de Montréal.

Ma foi! Notre homme ne connaît qu'un seul individu à Montréal: il s'agit de monsieur J.R. Giroux, l'agent de la compagnie «Diligence et Malle Royale» qui l'a logé, l'été dernier, lors de son périple vers le Saguenay.

Je me suis laissé dire que ce monsieur a une fort jolie fille et que...!

Je me demande bien ce que cette jeune demoiselle peut espérer de ce jeune présomptueux!

Pfft! Sachez que McLean, fils, a menacé de me teindre les cheveux avec du jaune d'œuf et de la sanguine si je ne cessais pas de parler de lui dans mes chroniques!

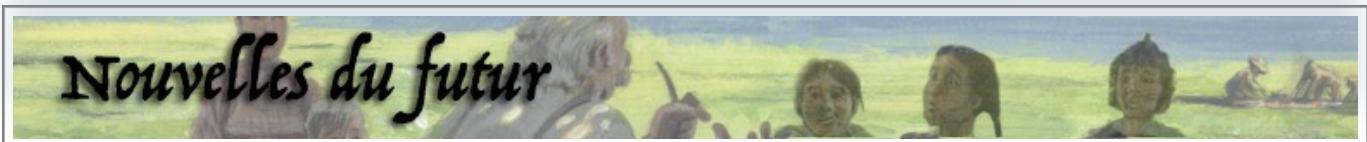
Passons! Le métis et gagnant de l'année dernière, François Cloutier sera, par la force des choses, également absent. Il s'en est allé à l'automne dernier dans ses terres de chasse localisées dans le secteur des îles Manitoulines.

Cependant, messieurs Luc Papineau, Sébastien Hamelin, Pierre Borduas, Samuel Harris, Timothée Bergeron, Célestin Simard et Ovide Polansky se préparent fébrilement pour la course.

Il paraît que le grand Maxime, qui est assez polisson à ses heures, et Etienne, le neveu du pingre à Léon Simard, se préparent aussi dans le plus grand secret.

C'est mademoiselle Vitaline qui m'a confié ce grand secret. Faut croire qu'il n'y a pas seulement la petite Desrosier qui est «panier percé»!

Je ne dis pas cela pour les juger, car, que sauriez-vous de nous, gens du futur, sans tous ces «paniers percés» qui alimentent mes chroniques quotidiennes?



Henry-Firmin McLean est venu me voir avec la lettre de l'une de ses correspondantes du futur.

Cette dernière lui a écrit qu'elle adore son enseignante, car elle leur raconte parfois des histoires fabuleuses. Il paraît qu'elle est très expressive et qu'elle aime chanter, jouer de la musique et faire du théâtre avec ses élèves.

Voilà des écoliers bien chanceux, lui dis-je, en admiration devant tant de zèle.

— Vous dites juste, monsieur Lebeau, mais, nous aussi avons une institutrice hors pair.

— En effet, Firmin, mademoiselle Tremblay est adorable et très compétente. Les enfants de Prologue sont choyés.

— Les instituteurs passionnés par l'éducation des enfants vivent pour l'éternité dans le cœur des enfants, ajouta Firmin, convaincu de la justesse de ses propos.

— Mon père m'a déjà parlé d'un certain Peters Kerry, un instituteur irlandais qu'il n'oubliera jamais. Il m'a raconté comment cela se passait en classe alors qu'il n'était qu'un pauvre petit Irlandais cherchant à apprendre à lire et à écrire.

Voici cette histoire:

« Une douzaine d'enfants déguenillés, maigres et hâves, se pressaient sur les deux bancs étroits et vermoulus qui garnissaient l'école d'un village aux environs d'Arklow où son père devait se rendre à pied tous les jours.

Ce n'étaient pas de ces turbulents, de ces tapageurs qui, arrivent chez le maître, florissants de santé, les joues vermeilles, l'esprit tout rempli d'avance des bons tours qu'ils joueront.

Elle était triste et silencieuse, l'école du village ; l'étude y apparaissait sans attrait. Mais rien n'égalait la « taciturnité » de Peters Kerry, le magister.

Jeune encore, abandonné sur le bord d'un chemin à l'âge où l'on a tant besoin de la tendresse d'une mère, il s'était, pour ainsi dire, élevé tout seul.

Plus tard, la lecture assidue de quelques livres et les leçons bienveillantes d'un charitable curé l'avaient mis à même d'embrasser sa profession peu lucrative.

Il était rare que les parents de ses écoliers le payassent autrement qu'en pommes de terre. Peters Kerry ne dînait pas tous les jours.

Cependant ce même homme si abandonné, si isolé dans sa misère, savait s'occuper généreusement du plaisir d'autrui.

Le soir, pour économiser la chandelle, il s'en allait à la veillée, et là, il payait son écot par des récits merveilleux.

Personne mieux que lui ne racontait les malices des Auricaunes (nains familiers qui, selon les Irlandais, protègent ou persécutent le paysan), les vengeances des Pookas (mauvais génies qui habitent au fond

des lacs), les œuvres diligentes des fées, et surtout les aventures du titan irlandais Fin-Mac-Cool, qui construisit en une seule nuit la Chaussée du Géant».

Mon père m'a raconté que tous les enfants et les adultes l'écoutaient bouche béeante. Il paraît qu'on ne se lassait pas de l'entendre, et plus d'un disait, au sortir de la veillée : « Il n'y a pas un riche landlord (propriétaire) qui parle aussi bien que notre maître d'école».

Et le dimanche donc ! il fallait le voir, juché sur un tonneau et jouant de la cornemuse pour faire danser garçons et fillettes. Il en eût remontré à tous les ménétriers aveugles qui parcourent l'Irlande et sont en si grande vénération parmi le peuple.

C'est de tout cela que mon père se souvient.

Henry-Firmin allait poursuivre son histoire, mais son père vint le chercher.

Après des salutations polies, ils me quittèrent promptement... le travail attendait!

— Pardi! J'aimerais bien que Sean McLean me raconte quelques histoires touchant la vie de son père en Irlande. Me semble qu'il y a là de quoi intéresser nos jeunes lecteurs du futur.

— Malheureusement, notre homme n'est pas très bavard... à moins que...! Hum! Je reparlerai de mon idée dans une prochaine chronique.

Augustin Lebeau, journaliste



Léandre revient blessé des chantiers navals

Prologue, mercredi 16 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid persiste dans sa quête. Les nuages cachent toujours l'astre qui réchauffe et resplendit sans que quiconque ne puisse en profiter. Le thermomètre demeure sur la ligne des 10 degrés Fahrenheit.

À la Mi-Carême, soit le troisième dimanche après le mercredi des Cendres, il y aura une course de carrioles sur la rivière La Serpentine, entre la rive de la seigneurie de la Vadrouille et celle de la seigneurie Prologue.

Le départ se fera juste devant le quai d'Eustache Lavoie. Les prix seront remis lors d'une veillée donnée par madame Thérèse Chiasson à l'auberge l'Harfang des Neiges.

Il paraît que le légendaire Jos Montferrand nous fera l'honneur d'une présence.

Autre nouvelle! Il paraît que l'un des fils d'Hector Bernier est revenu blessé du chantier naval de Québec.

Comme vous savez, la saison d'hiver est propice à la construction, au radoub et au carénage.

Comme de coutume, quelques-uns de nos jeunes journaliers ou fils d'agriculteurs ont quitté Prologue pour aller s'engager comme «hommes à tout faire» ou bien encore comme charpentiers, menuisiers, forgerons, calfats, peintres, cordiers, voiliers ou faiseurs d'agrès dans les chantiers de Québec ou bien encore de Saurel.

Je me suis laissé dire que plusieurs de ces chantiers sont la propriété de marchands anglais et écossais qui y amassent des fortunes colossales.

À ce que l'on dit, les engagements sont rares pour nos jeunes hommes, car les gens de la place occupent la plupart des emplois et voient d'un très mauvais œil l'arrivée des habitants de la campagne.

Léandre m'a affirmé qu'il s'était blessé à la suite d'une rixe entre des étrangers et de jeunes Canadiens.

Il paraît qu'il s'est retrouvé, bien malgré lui, au centre d'une scène sanglante.

Ce garçon est sans malice, il ne comprend pas «qu'un homme puisse être l'ennemi de l'autre parce qu'il n'a pas la même origine, la même religion ou parce qu'il ne parle pas la même langue».

C'est son ami, John McIntosh, de la côte des Écossais qui l'a ramené à Prologue.

Le vieux Sylvestre Lebreton avec qui je parlais de tout cela m'a dit qu'il fallait bien que «jeunesse se passe».

—Faut pas croire, l'ami, que les jeunes hommes sont tous de même. Prenez, par exemple, le jeune Henry-Firmin.

— Sacré nom d'une pipe! m'a-t-il lancé d'une voix tonitruante! Le moins que je puisse dire c'est qu'il a beaucoup de talent pour sculpter le bois. L'avez-vous vu à l'œuvre, m'sieur l'écriveux, m'a-t-il demandé, en prenant une bonne pipée de sa belle pipe bretonne?

Ma foi, le vieil homme était touchant. Il fallait l'entendre encenser, Henry-Firmin. Il paraît que ce type de talent est fort prisé chez les constructeurs de navires.

Diantre! Tout cela est bien beau, dis-je! Reste à savoir si monsieur McLean acceptera que son fils parte pour les chantiers navals de Québec l'hiver prochain.

Revenons-en au vieil homme. Pour l'instant, le vieux marin, Sylvestre LeBreton, loge dans une petite pièce de la maison du marchand général ou bien encore dans la maison de la veuve Lavoie.

M'est d'avis que Monsieur Lavoie en retire bien des avantages, car le «vieux loup de mer» est une encyclopédie vivante de la navigation et des «choses de la mer».

Sans compter toutes les relations que le vieux bonhomme a un peu partout en Europe et sans parler des histoires plus fabuleuses les unes que les autres qu'il raconte à ses filles.

Par exemple, Vitaline Lavoie m'a avoué que le vieil homme est une personne très spéciale. Ce n'est pas un membre de la famille, mais c'est tout comme.

Je vous le présente, car j'aurai sûrement l'occasion de vous en reparler.

Monsieur Sylvestre Lebreton était marin, pêcheur et voilier. Il est né le 24 décembre 1778 à Quimper en Bretagne en France. Ses parents étaient, Guillaume Lebreton et Katrina LeGoff, respectivement originaires de Keirveillant en Bretagne. Il a déjà été marié à Madame Bazilize LeBorgne.

Malheureusement elle est décédée.

Monsieur Sylvestre est arrivé à Prologue en 1849 avec le jeune Polonais, Ovide Polansky, qui était alors âgé de 15 ans.

Aujourd'hui, Monsieur Sylvestre est âgé de 75 ans. Il nous a fait le grand honneur de s'installer chez nous, à Prologue.

Le grand-père de Sylvestre Lebreton était sabotier de son métier. La mère de Sylvestre a dû prendre en charge, à l'âge de 11 ans, la famille de sa propre mère qui venait de mourir à 39 ans pour avoir pris un coup de froid au lavoir où elle était allée trop tôt après un accouchement.

Elle laissait derrière elle 8 enfants et Katrina LeGoff était l'aînée des filles.

Il paraît qu'à la mort de sa femme, le grand-père s'est évanoui sur le banc du lit clos. Cet homme, que Sylvestre aimait et respectait comme le «meilleur homme qu'il ait connu», perdait la femme de sa vie. Il ne l'a jamais remplacé.

Il paraît que son souvenir était tellement fort qu'il déclina même l'offre d'une femme qui aurait été un bon parti pour lui étant la riche héritière du paysan le plus prospère de la région.

Au cours de sa longue vie, ses enfants et sa famille l'ont entouré de reconnaissance et d'affection.

Le vieux Sylvestre se souvient de lui comme d'un homme tellement bon et juste qu'il décourageait l'ingratitudo.

Sylvestre a encore en mémoire une phrase de sa mère qui parlait de son père: « je ne sais de quelle argile il est fait, mais il est d'une telle sérénité dans la droiture qu'on jurerait qu'elle ne lui coûte rien».

À cette époque là, en Bretagne , il paraît que la misère était le lot de bien des gens et Sylvestre décida, alors qu'il n'avait que douze ans, qu'il ne se laisserait pas avoir par cette calamité. C'est pourquoi il ne fit pas l'apprentissage du métier de sabotier, mais choisit plutôt l'univers des navigateurs.

Ainsi, il n'avait que douze ans lorsqu'il s'engagea pour la première fois sur un navire.

Sylvestre a le type des vieux marins qui ont bourlingué toute leur vie et qui n'ont dans les yeux que les images du soleil levant ou couchant et dans la tête, que le bruit des vagues et des vents violents.

Ah! Comme je le disais plus haut, il a bien soixante-quinze ans bien sonné. Mais il ne s'en souvient pas vraiment. Du moins peut-on dire avec certitude «que le temps a fait son temps» sur ce visage froissé par les années.

Je ne sais si le peintre, Léonce de l'Estampille, a fait son portrait. Quoi qu'il en soit, je me fais fort de vous le décrire, car il a un physique qui impressionne et qui s'inscrit dans notre mémoire pour toujours.

Il a une chevelure toute blanche et très abondante qui traîne sur ses épaules. Il a les yeux bleus comme seuls les gens de la mer peuvent les avoir. Il a un nez long et crochu.

Il a les oreilles poilues et celle de droite, témoigne de quelques mauvais coups attrapés lors de méchantes batailles dans les ports. Il a le visage à la fois chiffonné et embrasé par tous les souvenirs dont il répond fièrement.

Pour le reste, c'est un homme à la démarche sûre et au physique longiligne et nerveux.

Il porte la moustache à la «façon des bretons». Et, on ne le voit jamais sans sa pipe et son chapeau «bretons» eux aussi.

Ma foi! Je dirais que l'homme est devenu un ami! J'adore ses histoires même si je ne comprends pas toujours tous les mots à cause de l'accent breton!



Mylène et Karl sont deux correspondants de Monsieur Ovide Polansky. Dans sa deuxième lettre, Ovide Polansky prétendait que les jeunes filles de Prologue «se retournaient toutes sur son passage.»

M'est d'avis qu'il y a beaucoup de vantardise et de fanfaronnade là-dessous!

Toujours est-il que je ne suis pas le seul à penser de même. Il paraît que Mademoiselle Mylène aurait répondu au jeune Ovide qu'il était «macho»!

Ovide Polansky ne sait s'il s'agit d'une injure ou d'un compliment! Il attend une explication de sa correspondante.

Décidément, ces jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs.

Chloé Lavoie m'a raconté que mesdemoiselles Maripier, Julie et Rachel écrivent que leur chat est au régime.

Vous conviendrez que cela est déjà fort curieux! Elles ajoutent que l'ordinateur est toujours accompagné d'une souris.

Hum! Avouez qu'il y a de quoi être perplexe.

Quoi qu'il en soit la jeune Chloé est allée s'informer auprès de notre institutrice de la signification du mot «régime».

Depuis, elle raconte à qui veut l'entendre que les chats du futur doivent suivre des régimes parce qu'ils mangent trop. Elle en est venue à la conclusion que c'était sans doute à cause de toutes les souris d'ordinateur dont ils se nourrissent.

M'est d'avis que cette conclusion souffre d'une certaine incompréhension malgré la logique du raisonnement de Chloé!

Augustin Lebeau, journaliste



L'histoire du chien de Brisquet

Prologue, vendredi 18 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Toujours ce froid qui encrasse
la bonne humeur des gens.

Ces nuages légers qui
distribuent quelques flocons
s'imaginent peut-être avoir
l'admiration de tous...

Vivement le soleil et la
chaleur... Le thermomètre
indique 13 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui je suis allé en classe pour voir mademoiselle Tremblay à l'œuvre.

Taquine, la jeune maîtresse d'école m'a indiqué le dernier banc de la classe et m'a sommé de me taire pendant qu'elle faisait la lecture aux enfants.

Elle avait, par-devers elle, un vieux numéro du Journal de Québec que madame Chiasson, l'aubergiste, avait eu la gentillesse de lui prêter pour l'occasion.

Paulin Larose m'avait affirmé, quelques jours plus tôt, que tous les écoliers adoraient le moment de cette lecture.

Il paraît que même les plus bêtes et les plus agités deviennent intelligents et sages comme des images lorsque vient l'heure de la lecture.

M'est d'avis, et cela est pour le mieux, que notre institutrice profite de son poste pour donner le goût de la lecture à tous les enfants de Prologue qui fréquentent l'école du village.

Je disais donc que j'étais dans le fond de la classe, assis bien droit, attendant avec impatience ce moment magique... pour reprendre les mots de Chloé Lavoie qui aime bien voir du mystère et de la magie partout.

Mademoiselle Tremblay prit une grande respiration... de celle qui annonce l'inspiration!

— Chers enfants, dit-elle avec un large sourire. Elle n'eut pas le temps de poursuivre que de grands éclats de rire éclatèrent dans tous les coins de la classe.

Vous aurez compris que tous les regards étaient tournés vers moi, le grand enfant.

Ma foi! Je crois bien avoir rougi comme une pomme bien mûre.

Mademoiselle a rappelé sa classe à l'ordre en tapant dans ses mains.

Le silence se fit rapidement et chacun fixa son regard sur les lèvres de l'institutrice.

— Aujourd'hui, je vais vous lire une petite histoire écrite en 1844 par Monsieur Charles Emmanuel Nodier. C'est l'Histoire du chien de Brisquet.

À ma grande surprise, mademoiselle Tremblay ferma les yeux et tous les écoliers firent de même. Elle joignit les mains et ses lèvres tremblèrent:

— «En la forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillère, tout près d'un grand puits fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette.

Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine.

— Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

— On l'appelait la Bichonne, parce que c'était une chienne.

— Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand-peine à vivre. Ce fut une si terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette :

— Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Il ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver de l'accident.

— Je vous pris aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.

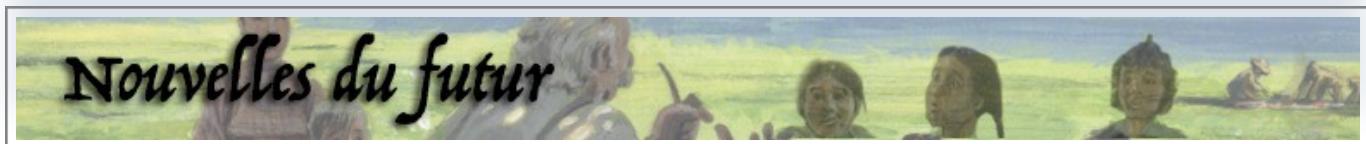
— Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire.

— Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains :

— Mon Dieu, qu'il est attardé !

— Et puis elle sortait encore, en criant :

- Eh ! Brisquet !
 - Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire:
 - N'irais-je pas ?
- À suivre...



Hilaire Borduas et quelques autres habitants de Prologue qui correspondent avec les gens du futur sont venus me voir en délégation.

Il paraît qu'ils sont submersés de questions relatives aux métiers exercés par certains d'entre eux.

Pis encore! On les questionne sur le métier de quelqu'un d'autre sans pour autant s'informer d'eux.

Ainsi, Hilaire Borduas s'est vu poser mille questions au sujet du métier de boulangère par de nouveaux correspondants qui ne se sont presque pas présentés et qui ne semblent pas s'intéresser à lui.

Comme le phénomène s'est produit plus d'une fois nous avons convenu de parler de ces métiers via les NOUVELLES DU FUTUR afin que tous ceux qui lisent mes chroniques soient également informés.

Nous espérons que cette initiative sera de votre goût. Nous allons d'abord vous informer sur le métier de la boulangère, madame Angélique Hamelin.

Mademoiselle Angélique appelle «FOURNIL» l'endroit où elle fait la plupart des opérations de boulangerie.

C'est un peu comme le laboratoire du savant.

Le fournil du manoir seigneurial est assez grand pour que toute la manutention soit facile. Il est bien éclairé, clos, voûté ou plafonné, assez haut et surtout, tenu très proprement.

Il n'est pas placé à l'étage au-dessus du four parce que la chaleur incommode le pétrisseur et amollit la pâte. Si le fournil est trop étroit et privé d'air, il dégagera une odeur aigre et désagréable.

Madame Angélique prétend que la qualité du pain dépend souvent de la construction, bonne ou mauvaise, et de l'emplacement où il est fait.

Il ne faut donc pas que le FOURNIL soit placé près des égouts, des latrines ou des matières animales (fumier) et même végétales en putréfaction.

Outre le laboratoire, l'aire de travail, il y a le FOUR où madame Angélique cuit ses pains.

Près du manoir, il y a un four extérieur que madame Angélique utilise les jours où la température le permet. Puis, il y a le four intérieur qui est situé dans la cuisine, près de l'âtre.

Les deux fours sont la propriété du seigneur Gonzague Prologue ainsi que tous les instruments et récipients que madame Angélique utilise lorsque fait boulange.

Voici donc une courte description de ces instruments de boulangerie.

LES PELLES: On se sert particulièrement des pelles pour mettre le pain au four et pour l'en tirer: leur forme, leur force et leur grandeur doivent varier selon l'usage auquel elles sont destinées. Il est évident qu'on ne peut se servir ni d'une grande pelle pour enfourner un petit pain ni d'une pelle ronde pour un pain long.

Ces instruments exigent, dans leur construction, des proportions et des soins particuliers.

Si la beauté du pain dépend souvent de la promptitude et de l'adresse avec laquelle il est enfourné, il est nécessaire que la pelle soit facile à manier, et que, par conséquent, à la solidité, elle joigne la légèreté et la flexibilité.

Le PELLERON doit être fait avec du bois sec, afin qu'il ne soit ni fendu ni éclaté par la chaleur: des planches noueuses ne seraient pas propres à faire des pelles enfin, le manche doit toujours être proportionné à la grandeur du PELLERON.

Madame Angélique appelle le RONDEAU, une pelle sans manche, beaucoup plus grande que les autres, et servant à transporter les pains ronds qui ont levé sur couche, au moment où ils doivent être mis au four.

Pour retirer la braise du four, madame Angélique se sert de pelles de fer dénommées PELLES À BRAISE.

LE FOURGON: Le fourgon sert à remuer le bois afin d'animer le feu, et de le porter, quand il est enflammé, dans les différentes parties du four, qui doivent être chauffées également.

Le FOURGON est un morceau de fer long et droit, emmanché à une perche de longueur proportionnée à la grandeur du four.

LE ROUABLE: On distingue deux rouables, le grand et le petit; tous deux ont la même forme et ne diffèrent que par la longueur du manche.

Cet instrument en fer, ressemble à un grand crochet: on lui donne environ trois pouces de hauteur; le grand ROUABLE doit avoir un manche assez long pour pénétrer jusqu'au fond du four: le manche du petit, dont on ne se sert que pour l'entrée du four, doit être plus court.

LES ROUABLES sont destinés principalement à ramasser la braise disséminée sur l'âtre, et à la ramener à la bouche du four.

L'ETOUFFOIR: c'est un grand vase de tôle ou de cuivre, de forme cylindrique, d'environ trois pieds de hauteur sur deux de largeur, bouché avec un couvercle qui doit fermer très exactement, et ayant deux anses de fer, afin d'être transporté avec plus de facilité. C'est dans ce vase qu'on éteint la braise quand elle est tirée du four.

Quoiqu'un ÉTOUFFOIR de cuivre coûte plus que celui qui est fait en tôle, il est, de l'avis de madame Angélique, plus économique pour les boulangers: d'abord parce qu'il dure beaucoup plus longtemps, et qu'ensuite le cuivre n'est pas, comme la tôle, susceptible de se brûler, de se lever par écailles en s'usant, et de se trouer.

Madame Angélique est très attentive de ne jamais tirer la braise des étouffoirs sans s'être assurée qu'elle est assez bien éteinte pour que le contact de l'air ne puisse pas la rallumer.

L'ÉCOUVILLON: On nomme ÉCOUVILLON plusieurs morceaux de vieux linges rassemblés par un bout, et attachés ensemble par ce même bout à une perche assez longue pour pouvoir parcourir tout le four.

Il paraît que plusieurs boulangers ne se servent plus de l'ÉCOUVILLON, mais ce n'est pas le cas de notre boulangère.

L'ÉCOUVILLON sert à nettoyer l'âtre et à le dégager entièrement des petits charbons et de la cendre que n'a pas entraînés le ROUABLE.

Pour ce faire, madame Angélique trempe l'ÉCOUVILLON dans l'eau et ensuite, elle le promène dans toutes les parties du four. Cet exercice permet d'enlever jusqu'au noir produit par la fumée. Il s'ensuit que le pain est toujours très propre et qu'elle n'est pas obligée de le gratter avec un couteau pour enlever les malpropretés.

D'après madame Angélique, L'ÉCOUVILLON est le meilleur moyen de bien nettoyer un four.

LE LAURIOT: c'est le baquet dans lequel trempe l'écouvillon.

Madame Angélique a soin de renouveler souvent l'eau du LAURIOT, parce que cette eau, en y séjournant trop longtemps, finirait par se corrompre, et non seulement exhalerait une mauvaise odeur dans le fournil, mais pourrait même donner au pain un goût désagréable.

LE PORTE-ALLUME: C'est une boîte sans couvercle, faite de fer battu, longue d'un pied environ, et ayant six pouces de largeur sur trois de profondeur. Le haut de cette boîte est garni de plusieurs traverses de fer sur lesquelles on place le petit bois qu'on nomme l'ALLUME, et qu'on enflamme au moment où l'on veut s'en servir.

Le bois très sec est coupé en petits morceaux. Il produit assez de clarté pour éclairer les parties du four dans lesquelles il est transporté ou poussé.

La braise et la cendre, produites par la combustion, tombent dans la cavité de la boîte et ne laissent sur l'âtre aucune malpropreté.

LE BASSIN: Le bassin sert à mesurer l'eau et à la verser dans les seaux. C'est un vaisseau de forme ronde, de dix pouces environ de diamètre, sur huit de profondeur. Il est garni d'une anse de fer.

Madame Angélique a plusieurs bassins; certains sont des bassins en fer blanc et d'autres sont en bois.

LA CHAUDIERE: La chaudière est un vase destiné à faire chauffer l'eau pour pétrir. Sa grandeur doit être proportionnée à la quantité de pains qui se confectionnent dans la boulangerie. Il est même bon qu'elle soit un peu plus grande afin que l'eau ne manque jamais, selon le besoin.

Madame Angélique place ordinairement la chaudière proche du four (intérieur ou extérieur).

LE PÉTRIN: Le pétrin que l'on nomme aussi «la mai ou la huche » est un grand coffre destiné au pétrissage.

Celui dont se sert madame Angélique est de forme prismatique, c'est-à-dire, qu'il est beaucoup plus large à son ouverture qu'à sa partie inférieure.

Il a douze pieds de longueur, ce qui permet à madame Angélique de préparer le levain par un bout et de pétrir de l'autre.

Quoique les proportions du pétrin ne doivent être basées que sur la quantité de farine qu'on veut y pétrir, on peut cependant en donner un aperçu général qui est celui-ci: onze à douze pieds de longueur, sur vingt-six à vingt-huit pouces de largeur à l'ouverture, quinze à seize au fond, et autant de profondeur.

On ne doit employer pour la construction d'un pétrin, que le bois le plus dur et le moins poreux, comme le noyer, le poirier, le cormier ou le chêne, quand il est bien sain.

Au manoir, le pétrin est placé dans un endroit clair et à une distance du four calculée de manière, qu'en été, la chaleur n'accélère pas trop l'apprêt, et, qu'en hiver, la pâte ne refroidisse pas; que le couvercle joigne exactement.

Au-dessus du pétrin il y a une croisée que l'on peut ouvrir en été et fermer en hiver.

Il est également placé en dehors du voisinage des égouts ou autres lieux où sont exposées les matières animales ou végétales en putréfaction.

À suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



L'histoire de Brisquet (2^e partie)

Prologue, dimanche 20 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ô chaleur, douce chaleur
aurais-tu entendu notre
complainte, nos claquements
de dents, nos crissements de
pas, la cassure du froid...
Enfin te voilà, soleil, astre
bienfaisant... Vers midi, le
thermomètre indiquait 35
magnifiques degrés
Fahrenheit.

butte :

— Mordienne, dit Biscotin, je retrouverais notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi.

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant par la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

— As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet.

— Nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin.

Je poursuis avec l'histoire de mademoiselle Tremblay.

— Paix ! lui dit Brisquette.

— Écoute, Biscotine, va jusqu'au devers de la butte pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. Et crie fort, Brisquet ! Brisquet !

— Paix ! la Bichonne !

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte :

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

— Si tu menais la Bichonne ? lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier :

— Biscotin, Biscotine ! On ne lui répondait pas.

Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus. Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet.

Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'EST ICI QU'EST LA BICHONNE, LE PAUVRE CHIEN DE BRISQUET.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'alla qu'une fois au bois, et que le loup mangit.»

Diantre! me dis-je en mon for intérieur, cette histoire me rappelle celle de Jérôme Lagbotière.

J'étais à ces réflexions lorsque les enfants se levèrent pour applaudir leur institutrice. Elle leur avait raconté cette petite histoire sans jamais ouvrir les yeux. Sa voix avait porté les images de cette triste aventure jusque dans le cœur des enfants et ils étaient tous là à l'entourer et à la remercier de les avoir ainsi fait voyager.

Je m'en suis retourné à la maison, l'âme sereine et le sourire aux lèvres. Je ne sais comment j'ai pu me rendre sans trébucher sur quelques pièges de l'hiver tellement j'étais absorbé par l'histoire ou plutôt, par certains souvenirs de mon enfance lorsque ma mère... mais de cela je vous reparlerai dans une prochaine chronique.



Voici la suite et fin du texte décrivant les outils utilisés par la boulangère, dame Angélique Hamelin.

Les outils particuliers et essentiels du pétrin sont le COUPE-PÂTE et le GRATTOIR.

Le COUPE-PÂTE de madame Angélique est fait de cuivre. C'est une lame carrée, d'environ six à sept pouces, ayant un tranchant émoussé par le bas, et, par le haut, une poignée ronde, au moyen de laquelle on le tient plus facilement.

Il sert à détacher la pâte qui tient au pétrin et à couper et à diviser cette pâte, à mesure qu'on la tourne, et enfin à ratisser l'intérieur du pétrin.

Le GRATTOIR n'est employé que pour ratisser les coins du pétrin, quand la pâte est confectionnée. Il est également fait de cuivre.

Il y a de plus, dans l'intérieur du pétrin, des planches de la hauteur et de la largeur de l'intérieur du pétrin même, qui servent à ramasser la farine, à la contenir dans la partie du pétrin qu'elle doit occuper et à empêcher que, pendant le pétrissage la pâte ne s'écarte trop.

Pour ramasser les ratisseuses et les restes de farine et entretenir le pétrin proprement, madame Angélique a des BROSSES réservées à ce seul usage.

LES CORBEILLES: Les corbeilles sont destinées à deux usages; à transporter la farine du magasin dans le pétrin, et à mettre les levains pendant le temps qu'ils s'apprêtent: leur longueur peut varier; mais on doit toujours donner plus de hauteur que de largeur, afin que l'apprêt des levains s'y fasse plus commodément.

Le jonc et l'osier sont ordinairement la matière dont on se sert pour tresser les corbeilles: l'osier est plus solide et de plus longue durée; mais il est impossible de le tresser assez près, pour que la farine ne passe pas à travers les fentes.

LES PANETONS: Les PANETONS servent à mettre la pâte quand elle est entièrement pétrie et divisée suivant le poids et la forme que l'on veut donner au pain; c'est dans les PANETONS que la pâte acquiert le volume et le degré de fermentation nécessaires pour être mise au four.

On conçoit facilement, d'après cela, que les PANETONS doivent être d'une grandeur et d'une profondeur proportionnés au pain pour lequel ils sont destinés, et que, par conséquent, madame Angélique en a de plusieurs formes et de plusieurs dimensions. Ils sont cependant presque toujours ou ronds ou longs.

On les garnit à l'intérieur, d'une toile qui demande beaucoup de soin et de propreté; car autrement il s'y formerait une espèce d'enduit qui pourrait donner au pain un goût très désagréable.

Madame Angélique évite cet inconvénient en exposant les PANETONS à l'air après les avoir bien grattés et brossés.

LA COUCHE: la COUCHE est une table solide appuyée sur des tréteaux, sur laquelle on place les petits pains d'une livre et au-dessous, en les rangeant de manière qu'ils puissent tous s'apprêter ensemble sans se toucher; cette table, qui remplace les PANETONS doit être garnie de toile.

On dit que «la pâte est sur sa couche », quand les pains, avant d'être cuits, sont ainsi placés et rangés.

À l'intérieur de la cuisine du manoir, il y a deux ARMOIRES dans lesquelles il y a plusieurs tiroirs placés les uns au-dessus des autres, et cependant séparés de manière à ce que madame Angélique puisse les ouvrir et les fermer à volonté.

Avant de mettre dans les tiroirs la pâte figurée en pains, madame Angélique les couvre d'une toile assez grande pour qu'elle puisse faire, entre chaque pain, un pli qui dépasse sa hauteur, et qui empêche que le second pain n'adhère au premier, le troisième au second, etc.; ces armoires peuvent renfermer un grand nombre de pains.

Madame Angélique utilise ces armoires lorsque la température ou la saison ne lui permettent pas de faire son pain à l'extérieur.

DES COUCHES: les couches sont des toiles, dont la longueur et la largeur ne peuvent être déterminées que par la grandeur de la table ou de la couche sur laquelle on veut les placer.

Ces toiles, destinées à couvrir le pain pendant qu'il s'apprête, et à conserver sa chaleur, doivent être entretenues avec soin; madame Angélique les lave en été, elle les tient toujours sèches et les met souvent à l'air.

Voilà qui est fait.

Vous avez maintenant une bonne idée des instruments qu'utilise madame Angélique pour faire son pain.

Dans un autre temps, une autre chronique, nous expliquerons les différentes opérations pour préparer la pâte et cuire le pain.

Augustin Lebeau, journaliste



Les chemins de Prologue en hiver. Oh! misère!

Prologue, mardi 22 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La froidure dure. La neige trône. Malgré tout, j'aime l'hiver. Toute cette blancheur a quelque chose de céleste. Aujourd'hui, j'ai l'âme à observer la beauté. Je n'aperçois que la trace des chemins et les pieds des petits oiseaux. Leurs petites traces font mille figures sur la neige. Faut croire que l'hiver a aussi ses jolies choses, ses agréments. Le thermomètre est monté à 14 degrés Fahrenheit.

Je vous ai déjà parlé des mauvais chemins de Prologue. Oh! Que de tracasseries! Que de tracasseries!

En hiver, les chemins sont tellement mauvais que plusieurs habitants préfèrent emprunter des sentiers à raquettes et couper à travers bois pour se rendre au village et rapporter sur leur dos des victuailles ou quelques verges de tissus.

Les femmes et les enfants restent généralement à la maison et confectionnent de leurs mains les vêtements dont la famille peut avoir besoin.

Comble de malheurs, il y a parfois la maladie qui s'installe chez l'habitant comme une invitée effrontée.

Nos habitants n'ont pas toujours les moyens de faire venir le docteur Harris au chevet des malades c'est pourquoi ils les soignent eux-mêmes ou bien encore, ils font appel aux remèdes de madame Bernier.

Il y a toute une panoplie de remèdes que la vieille femme utilise: potion de cerisiers sauvages pour les bronchites, gomme de sapin comme purgatif ou appliquée sur des coupures.

Certains liniments et sirops à base de gomme de sapin font des merveilles avec les recettes magiques de la vieille herboriste.

Le cataplasme de toute nature n'a pas de secret pour nos habitants non plus qu'un onguent qu'ils fabriquent à base de quenouilles et de saindoux et qui guérit les brûlures.

Changements de propos, hier, le vieux Firmin Borduas me racontait que bien avant qu'il y ait un curé résident, les habitants de Prologue, établis sur les bords de La Serpentine, se

rendaient chaque dimanche dans la paroisse de la seigneurie de la Vadrouille pour assister à la grand-messe.

Ainsi, dans la saison chaude, les colons montaient en barques de bon matin et descendaient le cours sinueux de la rivière en chantant des airs canotiers ou bien encore des cantiques.

Dans ce temps-là, il y avait une seule église dans les environs et elle était située près de la pointe à l'échouage dans la seigneurie de la Vadrouille.

Les colons qui demeuraient au centre de la seigneurie et ceux qui vivaient près de la montagne du Solitaire faisaient le chemin à pied ou en voiture jusqu'à l'anse aux Carpes et de là, empruntaient les barques que les habitants de l'endroit mettaient généreusement à leur disposition pour traverser en face, à l'île aux Corneilles et de là, à la pointe à l'échouage.



Voici la suite des informations de madame Angélique concernant l'art de la boulangerie.

Il est évident qu'il n'est pas de connaissance plus essentielle aux boulanger que celle de la farine: deux choses concourent à sa qualité, la nature du blé et la manière dont il est moulu.

Mademoiselle Angélique a quelques petits trucs qui lui permettent de déterminer si la farine est de bonne qualité.

Les voici: elle prend dans le sac, une poignée de farine. Elle la roule entre ses doigts et la comprime dans la main. Puis, elle traîne le pouce dessus, examinant la superficie pour voir les points rouges ou gris qui s'y présentent: par ce moyen, elle juge de la douceur, de la finesse et de la blancheur de la farine.

Il y a aussi l'épreuve de la boulette. Voici comment elle a lieu: madame Angélique prend dans le creux de sa main, autant de farine qu'il peut en contenir, elle verse dessus de l'eau fraîche, mélange le tout, et en forme une boulette, dont la pâte doit être médiocrement ferme.

Elle juge que le blé est de bonne qualité, et qu'il a été bien moulu, quand la farine absorbe une quantité égale d'eau au tiers de son poids; quand la pâte devient promptement ferme étant exposée à l'air; quand enfin, elle prend du corps, et qu'elle s'allonge sans se casser.

La farine est de mauvaise qualité ou altérée quand la pâte devient molle; qu'elle s'attache aux doigts; qu'elle est courte et qu'elle se rompt au lieu de s'allonger.

Voici quelques opérations que madame Angélique a coutume de faire pour obtenir une bonne pâte et un bon pain.

LE PÉTRISSAGE.

Pétrir, c'est mêler ensemble, le levain, la farine et l'eau et former, avec l'air qui s'y joint, un corps particulier qui doit être mou, flexible et homogène. À quelques modifications près, le pétrissage est le même pour toutes les pâtes, quelle que soit la nature des farines, et la température de l'air.

Madame Angélique affirme que cette opération doit être bien conduite si l'on veut avoir un pain égal et d'autant meilleure qualité que le permettent les substances dont il est formé.

LA DELAYURE.

C'est la première opération du pétrissage. Comme toutes les autres, elle doit être faite avec le plus grand soin, car il importe beaucoup à la bonté du pain.

LA CONTRE-FRASE.

Après la DELAYURE et la FRASE, la pâte n'est encore ni ferme, ni unie, ni élastique. C'est alors que madame Angélique la découpe en dessous, la rapproche, la retourne par gros PATONS en dessus très promptement. Elle jette ensuite ces pâtons dans le pétrin, de droite à gauche, et de gauche à droite; c'est cela qu'on appelle CONTRE-FRASER.

Les différentes façons qu'on donne à la pâte en la changeant de côté se nomment TOURS; une fois cette opération terminée, madame Angélique ratisse ses mains et le pétrin, mêle les ratisseuses avec une portion de la pâte et réunit ensuite le tout ensemble.

Pour avoir du bon pain, il ne suffit pas de donner un seul TOUR à la pâte; car plus on la travaillera plus elle aura de la qualité.

Au premier tour, on a découpé la pâte en dessous; au second, il faut la couper en dessus; cette opération se fait avec les mains enfoncées dans la pâte, en rapprochant les doigts index et les pouces de manière à représenter la figure d'un losange; puis, en baissant et en serrant les doigts.

Par ce moyen on divise la pâte et c'est ce qu'on appelle DECOUPER EN DESSUS.

Madame Hamelin m'a confié qu'elle donne parfois à la pâte quatre TOURS. La pâte n'en acquiert que plus de qualité.

LE BASSINAGE: cette opération n'est pas aussi essentielle que les autres. Le bassinage a pour but de décharger le levain, de rafraîchir la pâte, et d'achever de dissoudre quelques parties de farines qui ne sont point incorporées avec le reste de la pâte et qui produiraient un très mauvais effet dans le pain. Le bassinage donne encore à la pâte de la légèreté et de la viscosité.

Cette opération se fait en pratiquant, au milieu de la masse de la pâte, un trou qu'on remplit d'eau; on travaille ensuite la pâte de manière à ce que cette eau, pénétrant dans toutes ses parties, produise l'effet qu'on attend: par exemple, quand on emploie le bassinage pour amollir la pâte qui est trop ferme, on multiplie les trous et on augmente la quantité d'eau.

Pour la bien combiner, on découpe la pâte par portions en dessus et en dessous, on la bat et on la change de côté; on réunit ensuite la pâte en une seule masse, puis on la découpe de nouveau et alors, au lieu de réunir les morceaux, on les place les uns à côté des autres; état dans lequel ils doivent être pris pour le BATTEMENT.

Le bassinage est particulièrement nécessaire en été, temps où l'on est souvent obligé d'arrêter la fermentation de la pâte.

En hiver, il est la plupart du temps inutile: cependant, lorsque la pâte est trop ferme, on peut la bassiner avec un peu d'eau chaude. Quand, au contraire, pendant les chaleurs, la pâte est trop apprêtée, le bassinage se fait avec de l'eau froide et un peu de sel.

LE BATTEMENT.

Selon madame Angélique c'est l'opération la plus pénible du pétrissage. Cette opération demande de la force, du courage, de l'adresse et de la souplesse dans les bras.

L'opération se fait en étendant les deux mains ouvertes à côté l'une de l'autre et en les fourrant dans la pâte pour l'empoigner, la soulever, la plier sur elle-même, puis ensuite l'étendre, la tirer et la laisser tomber avec effort.

Ce travail se fait pour toutes les portions de la pâte afin qu'elle soit également battue partout; on répète l'opération plusieurs fois, ayant toujours soin de rejeter la portion que l'on bat sur celle qui est battue.

Le nom de «GEINDRE », donné au pétrisseur vient des cris que lui font pousser les efforts indispensables de ce travail.

Plus on bat la pâte, plus on y introduit d'air, et plus on augmente son volume, son poids et sa flexibilité; cette opération donne aussi à la pâte de la liaison, de la longueur et de la ténacité.

LE TOUR: la dernière opération du pétrissage est de tirer la pâte du pétrin où elle a été confectionnée, et de la mettre dans un autre moins grand et moins profond qu'on nomme le TOUR.

Pour y parvenir, on découpe la pâte, on la jette dans ce TOUR portion par portion; l'une sur l'autre; on réunit sans interruption la seconde partie à la première, la troisième aux deux autres, et ainsi de suite battant chaque fois avec soin.

Enfin on ratisse le pétrin, on délaye avec un peu d'eau les ratisseuses; on les joint à la masse et on les incorpore en étendant et en battant le tout.

Pour cette opération il faut se servir d'une table ayant des rebords sinon la pâte peut crever, au moment de sa fermentation, et s'échapper par les côtés et ainsi se détériorer.

Une pâte bien faite, mise dans le TOUR, doit être flexible, élastique, sèche, ne pas s'attacher aux mains et présenter une surface lisse, unie et sans crevasses.

En conclusion, notre boulangère affirme que les opérations du pétrissage, étant subordonnées les unes aux autres, il est de la plus grande importance d'y apporter à toutes la plus grande attention, puisque le défaut d'une seule pourrait vicier toutes les autres.

À suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



Poteries, baptême de jumeaux, subventions et montgolfière

Prologue, jeudi 24 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De nombreux nuages ont assombri le ciel de la seigneurie; masse grise, indécise, flânant au-dessus de nos têtes qu'un vent chaud a chassé cavalièrement. Le soleil a donc passé la journée avec nous. Le thermomètre tient bon, ce midi, il indiquait 39 degrés Fahrenheit.

Ce matin, mon bon ami, Eustache Lavoie, m'a parlé d'un certain monsieur Belleau, potier de son métier. Je ne sais pourquoi nous en sommes venus à parler de lui.

Peu importe! C'est, paraît-il, un artiste et un homme très particulier!

Selon notre marchand général, le bonhomme Belleau aurait les cheveux violets et la barbe orange, ou l'inverse!

Eustache Lavoie était enfant lorsqu'il l'a rencontré pour la première fois. Le potier habitait alors à la Malbaie et il réalisait quelques poteries pour certaines personnes bien nanties de Québec.

Depuis, le potier s'est établi à la Baie des Ha! Ha! et, malgré son âge avancé, l'on dit qu'il fait encore de magnifiques poteries.

Le capitaine m'a confié que l'apparence du bonhomme Belleau intrigue, encore aujourd'hui, toujours autant son entourage.

Changement de propos! Il paraît que les rues du village seront pourvues de trottoirs en bois dès le printemps prochain ou plutôt dès que le sol sera assez sec pour permettre ce genre de travaux.

De plus, le seigneur Gonzague Prologue m'a fait savoir que la seigneurie aura d'ici l'an prochain une école bâtie en briques.

Cela serait possible grâce à une subvention donnée par le gouvernement pour les catholiques de la seigneurie.

Le seigneur Gonzague et monsieur le curé Chandonnay projettent aussi, dans les prochaines années, de construire plusieurs petites écoles qui seront disséminées dans les côtes soit pour les catholiques soit pour nos frères de confession anglicane.

Autre nouvelle: un habitant de la seigneurie de La Chamaillé est venu faire baptiser ses jumeaux à l'église de Prologue. Il semble qu'il n'y ait pas eu de curé desservant cette mission depuis belle lurette.

Il est arrivé, semble-t-il, à travers bois, transportant sur son dos, dans des poches de jute, ses fils Elie et Césaire.

Encore heureux que les jumeaux aient survécu à ce périlleux voyage.

Il paraît que mesdames Pauline Lemieux et Rachel Blackburn se sont occupées des enfants pendant que monsieur le curé allait chercher son berlot qu'il a attelé à son cheval afin de reconduire le pauvre homme et ses deux enfants chez lui.

Le petit Nicolas, un des fils de Marie-Louise Beaulieu a été très malade, il a même failli mourir. Le docteur Harris a finalement réussi à faire baisser la fièvre du garçon.

D'aucuns prétendent que c'est plutôt le remède de madame Josephte Bernier, l'herboriste, qui a sauvé le garçon.

Quoi qu'il en soit, le petit se remet bien de son mal mystérieux.

Une curiosité: monsieur Jérôme Lagibotière nous a fait savoir que son ami Théo Dollite viendra à Prologue au printemps prochain. Il fera voler une montgolfière.

L'arpenteur-géomètre vient également dans la seigneurie comme employé de la compagnie de chemin de fer qui projette de mener les gros chars jusque dans notre territoire.

Il paraît que le fossoyeur et le forgeron du village désirent s'associer pour construire une petite manufacture de haches et de godendarts.

Hilaire Borduas était dans tous ses états cette semaine. Une de ses inventions (une recette évidemment) aurait traversé le temps... jugez-en par vous-mêmes en lisant les échanges qu'il a eu avec ses correspondants :

Voici la lettre en provenance du futur:

«Nous avons reçu ta lettre, nous t'en remercions. Ton sirop «Moca -Mola» nous les enfants on adore ça sauf que nous on appelle ça du Coca-cola. C'est à base de quoi ton sirop?»

Voici la réponse de notre cuisinier:

«Mon sirop, le «Moca-Mola» existe à votre époque et il porte le nom de «Coca-Cola», mais c'est fabuleux ! Serait-ce qu'un de mes descendants aurait su le rendre populaire ?



— Je suis émerveillé. Et vous adorez, m'écrivez-vous dans votre lettre. Je suis dans tous mes états. Les enfants d'une époque insensée aiment mon sirop.

— La vie nous donne de ces surprises, messieurs, que la recherche de stabilité n'apparaît que comme une chimère. Vous devez tout me dire à ce sujet : qui l'a commercialisé ? pourquoi et quand a-t-il changé de nom ?

— Je veux savoir lequel de mes descendants a réussi à prendre les moyens pour qu'il devienne populaire. Quoique je suis certain que le goût y fut pour beaucoup.

— Ah, quelle nouvelle pour le pauvre cuisinier que je suis : j'ai créé une recette qui dure, qui traverse le temps. C'est une grande joie, messieurs, que vous m'annonçâtes dans votre missive. J'en suis tout bouleversé.»

Ouf! Voilà qui nous émerveille aussi... Mais quant à sa descendance, faudrait d'abord qu'il prenne femme le cuisinier!!!

Augustin Lebeau, journaliste



Carriole, sleigh, bobsleigh et carriole à charretier

Prologue, samedi 26 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Fallait bien que cela arrive.
Notre ami thermomètre a pris froid. Contrairement aux gens qui font de la fièvre en de telles circonstances, celui-ci a subi une chute dramatique de température. Il est descendu jusqu'à 15 degrés. Seul ce froid cruel, malvenu et désagréable semble prendre plaisir à la déconvenue de notre ami.

Les courses de carrioles sont toujours des événements riches en couleurs.

Monté sur ma vieille Houpette, j'ai assisté à la course de l'année dernière et je me demande si je ne devrais pas y participer cette année.

La carriole et la sleigh font partie du transport en hiver en cette première moitié de siècle.

La carriole est une création de nos bons habitants. Elle constitue une adaptation d'une voiture d'été, la calèche à deux roues.

Mais, à la première neige, il faut remiser les voitures à roues. Pour la saison hivernale, nos ancêtres ont imaginé de remplacer les roues par des patins de bois, en ajoutant un pare-neige et un petit siège mobile pour le conducteur.

Une autre caractéristique importante de cette voiture est la lame d'acier protégeant le patin. La finition est en veloute comme celle de la calèche.

La lame d'acier retroussée ajoute un élément d'élégance. La fabrication des carrioles demande plus d'adresse à nos artisans à cause des lignes courbes.

Ce sont les charrons ou artisans régionaux qui les fabriquent généralement, chacun y ajoutant des décos au gré de sa fantaisie.

La plupart des notables de Prologue ont acheté leurs carrioles chez le charron Ti-Pit, de la seigneurie de la Vadrouille. L'on dit que c'est le meilleur charron à des lieues à la ronde.

Certes! Ces carrioles coûtent cher et les habitants de Prologue préfèrent faire affaire avec le forgeron du village.

Le forgeron, Athanase et son neveu, le grand Maxime, sont de très bons artisans et leur travail est très apprécié.

Lors des déplacements, les voyageurs disposent d'une peau de carriole placée sur les bancs et une autre sur les genoux.

Nous voyons passer occasionnellement, des carrioles à « chartier » comportant trois sièges dont deux face à face pour les passagers et un petit pour le conducteur.

Quelques notables de Prologue, possèdent aussi une sleigh de promenade.

La «sleigh» n'est pas un produit canadien, du moins à ses débuts. C'était un produit d'importation.

Légère et élégante, elle sert surtout dans les occasions, les sorties à caractère sociales, les visites et les ballades d'amoureux.

Le châssis est soigné : dossier élevé, pare-neige légèrement incurvé en forme de S.

Elle sert aussi pour les courses de chevaux dont nous sommes très friands. Mais, comme très peu de gens ont de ces sortes de sleighs, ce sont plutôt les carrioles qui servent aux courses de chevaux durant l'hiver.

Outre la carriole et la sleigh, nous retrouvons, dans nos paysages d'hiver, le bobsleigh à deux paires de patins, surtout utilisé pour le transport du bois, des billots.

Il y a aussi la sleigh plate utilisée principalement par les habitants pour la cueillette et le transport de l'eau d'érable. À la fin de la période des sucres, elle est remisée pour le reste de l'année.

Je profite de l'occasion pour vous raconter une histoire ancienne qui, je l'espère, vous préparera à la course de carrioles qui se tiendra très bientôt à Prologue.

Cela s'est passé.... en quelle année? Je ne saurais le dire.

Quoi qu'il en soit, une bonne douzaine de voitures rangées côte à côte, sur la Serpentine, attendaient patiemment le signal du départ.

Parmi les conducteurs, il y avait Eustache Lavoie, Léon Simard et Donald Laprise. À eux trois, ils voulaient défendre les couleurs de Prologue.

Catastrophe! Le cheval du marchand n'a jamais voulu entreprendre la course et il a pris le chemin de l'étable du bonhomme Lavoie à peine quelques minutes après que monsieur le curé Chandonnay eut donné le signal du départ.

Imaginez la honte de notre bon capitaine.

Quant au cheval de Léon Simard, il a rué et rué et rué pour finalement faire renverser la carriole de notre gros habitant.

Heureusement, le cheval ne s'est pas blessé... pas plus que son maître! La seule blessure fut celle faite à l'orgueil de monsieur Simard.

Le cheval du juge de paix n'a pas refusé le défi, mais il n'était pas de taille pour affronter «Obligation», le fougueux cheval du notaire Labise.

Nos coqs de village furent honteux d'avoir laissé honneurs et victoire leur échapper.

Léon Simard, Donald Laprise et Eustache Lavoie ont ravalé leur fierté et leur orgueil, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Ce sera pour l'année prochaine, ont-ils clamé à qui voulait les entendre.

Il paraît que la course de cette année aura du panache. Il y a quelques réputations à rétablir et quelques orgueils à satisfaire. Nous verrons bien si le notaire Labise, de la seigneurie de la Vadrouille, remportera encore les grands honneurs.



Ce matin, j'ai rencontré monsieur Trefflé Bellerive, le passeur.

Tout comme moi, il a l'habitude de faire une promenade quotidienne. Il m'a fait part de quelques inquiétudes concernant la correspondance avec le futur.

Voilà! depuis que les habitants de Prologue, qui ont le grand honneur de communiquer avec les gens du futur, se racontent parfois les propos de leurs correspondants, il circule dans les familles de Prologue toutes sortes d'expressions plus farfelues les unes que les autres.

D'après monsieur Bellerive, les jeunes du futur auraient une grande influence sur nous.

Il pense particulièrement aux enfants, aux jeunes hommes et aux jeunes demoiselles qui utilisent le langage du futur pour se faire remarquer, pour attirer l'attention.

— L'autre jour, m'sieur Lebeau, j'ai entendu des jeunes qui parlaient ensemble. Ils parlaient de ce que les jeunes du futur disent.

— Y'avait Ti-Louis qui disait qu'il fallait dire «koul», pis Ti-Jean qui l'obstinait en disant que c'était «hot». J'y comprenais rien, alors je leur ai demandé de quoi y parlaient.

— Ce sont les jeunes du futur m'sieur Bellerive. Quand ils ont quelque chose de vraiment amusant, y disent que c'est «koul», ou ben «le fun», m'a dit Louis.

— Si c'est quelque chose de tout nouveau, de vraiment différent, alors on dit que c'est «hot», a ajouté le jeune René.

— Ben là moi, j'y comprenais rien du tout, m'sieur Lebeau. Mais c'est quoi ces mots-là, que je leur ai demandé?

— Ce sont des mots que les jeunes du futur disent, m'sieur Bellerive. On veut juste faire comme eux.

— Ça m'a beaucoup intrigué. Ça fait que je suis allé voir la maîtresse d'école, m'zelle Elisabeth.

— Elle m'a dit que ces mots-là ressemblaient à de l'anglais. Alors elle a regardé dans un gros livre qui donne la signification de tous les mots en anglais.

— Elle a dit que «fun», ça voulait dire amusant. «OK!», ça, c'était facile à comprendre. Et «koul», ça voudrait dire frais, rafraîchissant. Là, je comprends pas très bien. Mais le plus drôle c'est que «hot», ça voudrait dire chaud.

— Comment quelque chose peut-il être chaud et rafraîchissant en même temps, fit-il remarquer?

— Et pis, il y a toutes ces expressions comme «pas rap», «fucké», «super», «hé men», «respire par le nombril», «est fru», «full vide», «genre» et j'en passe et j'en passe.

— Pouvez-vous me dire, m'sieur Lebeau comment ces gens font pour respirer par le nombril?

— Hein! Pouvez-vous me le dire? À moins qu'ils ne soient pas faits comme nous?

— C'est pas possible ça, respirer par le nombril! Tant qu'à faire, ils mangent peut-être par les oreilles et chantent du nez! Hein!

— Hum! bondance de bondance, je n'y comprends rien!

— Et pis, est-ce que vous savez ce que signifie l'expression «pas rap», bateau de bateau, à moins que ce soit une sorte de musique, dit-il en se grattant le menton?

— C'est comme vous dites m'sieur Lebeau, autres temps, autres mœurs! Pensez-vous que l'expression «hé men» soit un «amen» déformé?

Je comprends vos inquiétudes cher ami, lui dis-je, mais nous aussi, nous avons nos petites erreurs de langage. Couramment les habitants utilisent dans les conversations des gallicismes, des barbarismes et des solécismes.

À ces mots, le passeur ouvrit la bouche tellement grande que j'aurais pu y entrer une douzaine d'œufs cuits durs les uns après les autres sans qu'il en fût incommodé.

— Ouais, m'sieur Lebeau, faut ben crère que vous avez raison, mais j'croyais que plus le temps passait plus les gens étaient savants... ce qui fait que les gens du futur... avec tous ces mots...!

— Ouais, rien n'est moins sûr, a-t-il ajouté, le bec pincé!

J'ai cru voir une raillerie passée dans ses yeux!

Mon ami Trefflé est reparti les mains dans les poches, les épaules basses, le dos courbé, l'air d'un homme qui venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Je l'ai regardé partir avec tristesse. Je vous avoue que tout cela m'inquiète aussi.

Est-ce que les gens du futur utilisent un nouveau langage qui serait composé de mots empruntés à la fois à la langue française et à la langue anglaise?

Hum! Nous sommes bien loin du latin que monsieur le curé Chandonnat parle avec tellement d'élégance et de noblesse!

Augustin Lebeau, journaliste



Société de physiologie et hygiène personnelle des femmes

Prologue, lundi 28 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La froidure dure. La chaleur se meurt. Le printemps attend.
L'hiver persévere. Le thermomètre se fait tout petit et courbe l'échine. Le voilà à 13 degrés Fahrenheit.
Pourtant ce matin tout chantait lorsque ma mère a fait ses prières. C'était comme au printemps et voilà, quelques heures plus tard, les nuages, le froid, l'hiver encore. Voyant mon air dépité ma mère m'a dit ces quelques mots qui résonnent encore à mon esprit: «Que le givre, le vent, la neige, le brouillard, le sombre, que tout temps soit le bienvenu! N'y a-t-il pas du mal à se plaindre quand on est chaudemment près de son feu, tandis que tant de pauvres gens sont transis dehors?»

Cette année, madame Pétronille Papineau qui élève des chevaux de course participera à la course des carrioles!

Fichtre! Quelle fabuleuse nouvelle!

La dame a fait ces confidences au docteur Harris.

M'est d'avis que la compagnie du docteur l'intéresse tout autant que la course: cela dit sans malice!

Ce matin, je lisais, dans le Journal d'Agriculture, la transcription d'un article pris dans le «Journal of Health».

Le sujet m'a fait basculer dans mes souvenirs et je me suis rappelé une discussion avec le docteur Harris et sa sœur un peu avant qu'elle ne parte pour le territoire de la Rivière Rouge.

Nous avions longuement parlé du destin réservé aux femmes dans ce milieu de siècle.

J'ai le souvenir que ce fut une belle soirée. J'avais été invité à dîner. Mademoiselle «Beth» nous avait fait l'honneur de sa compagnie. Nous avons discouru sur l'apparition et les propos du Mouvement pour la Santé du Peuple qui s'était formé surtout aux États-Unis d'Amérique dans la décennie 1830-1840.

Mademoiselle «Beth» voyait dans ce mouvement une suite d'agitations sociales qui prenait ses appuis dans les mouvements féministes et ouvriers de l'époque.

À cette époque, les femmes formaient un peu partout des «sociétés de physiologie» et donnaient des cours simples d'anatomie et des notions d'hygiène personnelle.

Elles recommandaient des bains fréquents alors qu'un grand nombre de médecins de l'époque considéraient que ce n'était que du vice.

Elles recommandaient également le port de vêtements qui leur procuraient aise et liberté de mouvement, une alimentation à base de céréales entières et bien d'autres sujets concernant exclusivement les femmes.

Tout en admettant l'importance de ce mouvement, le docteur Harris a parlé de ces abus, car alors, les plus radicaux des mouvements ouvriers avaient entrepris de dénoncer les rois, les prêtres, les avocats et les médecins comme les quatre grands maux du temps.

Selon ces radicaux, les médecins diplômés étaient membres des classes parasites non productives survivant grâce au goût discutable des bourgeois pour les saignées et le calomel (chlorure mercureux utilisé comme purgatif et antiseptique intestinal).

Comme il en va des choses de l'esprit, il naquit, de cette agitation, tout un éventail de nouvelles philosophies comme l'éclectisme et l'homéopathie qui faisaient concurrence aux médecins réguliers.

Heureusement, la plupart de ces écoles mettent l'accent sur la médecine préventive et les remèdes à base de plantes.

Mademoiselle «Beth» s'est toujours montrée réceptive et enthousiaste dans l'objectif du mouvement féministe qui, outre la croisade pour la santé des femmes, se préoccupait de leur accès à la formation médicale.

Je disais donc qu'un article de journal m'avait ramené à cette charmante soirée et aux réflexions des uns et des autres sur la destinée féminine.

Je vous retranscris donc l'article dont j'ai fait état en début de chronique à la suite de la consultation du «Journal d'agriculture»!

Comprenez que je suis peu enthousiaste aux propos qu'il contient: d'autant qu'il s'adresse beaucoup plus aux jeunes demoiselles de bonne famille bien nanties qu'aux jeunes habitantes de Prologue qui n'ont que faire de l'oisiveté que procure la richesse.

Je vous le présente avec l'idée, que vous gens du futur, ferez peut-être vos commentaires aux habitants de Prologue avec lesquels vous correspondez.

Règles pour une jeune demoiselle de la ville ou de la campagne.

— «L'habitude de se coucher de bonne heure procurera à la jeune demoiselle un sommeil beaucoup plus agréable que celui qui suit une assemblée ou un bal prolongé tard dans la nuit. Elle se lèvera aussi, le matin, mieux refaite, plus gaie et avec un meilleur teint.

— Qu'elle se lève vers six heures en été et vers sept ou huit heures en hiver: qu'elle se lave aussitôt les mains avec de l'eau pure, froide ou tiède, selon la saison de l'année; et si

elle peut être induite à balayer habituellement sa chambre, ou à s'occuper de quelque autre besogne, pendant une heure, elle y gagnera, du côté de la santé et de la beauté.

— Son déjeuner doit être quelque chose de plus substantiel qu'une tasse d'eau chaude, soit qu'on l'appelle thé ou café, et une tranche mince de pain beurré. Elle doit manger un œuf ou deux ou un peu de viande froide et boire un peu de lait ou bien une tasse ou deux de bon chocolat.

— Elle ne doit pas se tenir toute la journée auprès du feu, en hiver, à lire des romans ni s'occuper l'esprit de la perfidie d'amants trompeurs, ou du désespoir d'une amante délaissée; mais se donner de l'exercice, prendre l'air à pied ou en voiture; coudre, frotter les meubles, faire de la pâtisserie ou des confitures; et si la faim la prend, pendant ces occupations, qu'elle mange une dariole (flan léger au beurre et aux œufs), ou une croquignole (petit biscuit croquant), ou quelque chose d'également léger, au lieu du régal à la mode d'une tranche de gâteau pesant et d'un verre de vin ou de liqueur.

— Qu'elle mange, au dîner, du bœuf ou du mouton, qui ne soit ni trop épicé ni trop gras. Ce n'est pas à dire pourtant qu'elle doive se priver d'un morceau de poulet ou de quelque chose également bon : il faut seulement qu'elle en use modérément, et qu'elle ne boive pas trop d'eau, pendant le repas.

— Au lieu de deux ou trois tasses de thé fort, qu'elle prenne, au souper, un godet de lait avec du pain, ou mange une croustille, une dariole, ou quelque chose de semblable; et elle pourra aller se coucher quelques heures après.

— Aux autres heures de la journée où elle ne sera pas occupée par le travail ou l'exercice, qu'elle lise, non d'insipides romans, mais des ouvrages agréables et instructifs, propres à enrichir l'esprit d'un fond d'idées neuves, surtout lorsqu'il n'est point occupé de pensées sérieuses, et propres à le garantir du tort qui résulte toujours des notions erronées sur le monde et les affaires de la vie.»

Me voilà de retour! Ouf! Peut-être que ces choses-là ont bien changé dans le futur, je ne saurais dire, car c'est un propos que nos correspondants abordent très peu ou pas du tout. Pourtant, la santé est une valeur sûre qu'il faut entretenir!

Finalement! Comme vous l'avez sans doute compris, la course de raquettes a été remise.... il paraît que certains coureurs, originaires de Montréal, ne pouvaient être présents pour la date prévue.

Roger Lamarre a reçu une lettre quelque peu curieuse... c'est le moins que je puisse dire. Elle lui a été expédiée par messieurs Gabriel et François. Elle est très particulière.

Je m'explique: après de très brèves salutations, les deux garçons y sont allés de nombreuses questions: «[...] peux-tu me donner de l'information sur ce métier s.v.p. [...] À quelle heure l'ouvrier agricole se lève-t-il? Prend-il le temps de déjeuner? [...] Quels outils utilise-t-il? Utilise-t-il des machines? Travaille-t-il seul? Que fait-il l'hiver? Réponds-nous vite vite!»



En aucun moment, les correspondants de monsieur Lamarre n'ont pensé à prendre de ses nouvelles. Après avoir discuté avec quelques autres habitants de Prologue, il s'est avéré, comme je l'ai déjà mentionné, que plus d'un a reçu le même type de lettre.

— M'est d'avis qu'il y a de la brusquerie là-dedans et que cela frôle le manque de respect.

— Heureusement, nous avons appris que ces jeunes ne voulaient pas mal faire. Il paraît qu'ils travaillent à écrire un texte sur les métiers d'hier en comparaison avec ceux du XXI^e siècle. Cela explique toutes ces questions sur les métiers des habitants de Prologue, mais pas la manière de faire qui est, à mon avis, quelque peu cavalière.

— Quoi qu'il en soit, les habitants de Prologue ne sont pas querelleurs et rancuniers. Ils font tout leur possible pour satisfaire leurs correspondants. À preuve, voyez ce que monsieur Lamarre a écrit à messieurs Gabriel et François:

«Moi je suis journalier. Je n'ai pas de terre à moi. Je travaille pour les habitants pour toutes sortes d'occasions. L'été, j'aide aux foins et à la récolte. Je suis payé à la journée, souvent en nature. Un jambon, c'est une bonne paye. À quelle heure se lève l'habitant ? Avec le lever du soleil. De bonne heure. Il faut soigner les animaux et il travaille aux champs toute la journée. L'hiver il se lève un peu plus tard, mais pas trop. Les animaux faut les soigner chaque jour.

— On déjeune tous les matins. On mourrait de faim si on mangeait pas. Travailler la terre, ça demande de la force physique.

— Tabaquière ! C'est important de manger du pain, des œufs, de la viande et des patates le matin. On a toute une grosse journée à faire.

— Moi je travaille pour les habitants comme je viens de le dire. Mais je fais plusieurs autres métiers parce que je suis habile de mes mains.

— Je n'ai aucune instruction, mais j'aime dire que mes mains sont intelligentes. Je travaille au moulin à scie du seigneur Prologue.

— De plus comme je suis bon menuisier je suis capable de faire des meubles, de construire des maisons, des granges, des étables et de faire des réparations.

— Je fais aussi le métier de fossoyeur, creuser les trous où l'on met les tombes. C'est un travail qui demande surtout de la force physique. Creuser un trou pour une tombe ne demande pas une compétence particulière. Mais vous n'avez pas idée du nombre de gens qui ont peur des morts.

— Tabaquière, je vais vous dire une chose. J'ai pour mon dire que les vivants sont bien plus dangereux que les morts !

— Je parle à mes filles décédées et à mes amis qui sont partis avant moi. Il y a Auguste, le conteur d'histoires. Je souris chaque fois que je lui parle.

— Je suis bedeau aussi. C'est moi qui sonne la cloche de l'église. Ce n'est pas tout de tirer sur la corde, il faut surtout faire chanter la cloche. C'est pas pareil si je sonne pour un mariage ou pour un décès.

— Quels sont les outils de l'habitant ? Il se sert de la charrue, de la pelle, de la faux, de la bêche, du râteau. La fourche est bien importante aussi. Il se sert aussi des chevaux pour tirer les charrettes à foin.

— Non, on a pas de machine. Et au fait, c'est quoi une machine, Gabriel ? Si tu peux m'expliquer un peu, je serais content.

— Le travail de la terre se fait souvent seul pour l'habitant ou avec ses garçons. C'est une histoire de famille. À l'occasion, il va engager un journalier, surtout l'été. C'est à ces moments que je travaille comme journalier avec un habitant.

— L'hiver les cultivateurs font leur bois. Ils le coupent en octobre ou novembre et l'apportent près de la maison en décembre avant les grosses neiges. Et en janvier ils le bûchent. Ici, on se chauffe au bois tout l'hiver et même l'été, on a besoin de bois pour cuire les aliments.

— Moi, ces temps-ci, je passe mon temps libre à faire des manches de hache et de faux. Quand le printemps va revenir et que les habitants vont retourner aux champs, il faut que j'aie mes manches tout préparés. Plus je répare vite, plus les gens sont contents. Je fabrique aussi des cercueils, sur demande. Je n'en fais pas en avance. Mais j'ai toujours du bon pin ou du sapin au cas où il y aurait un mort dans la paroisse.»

Pardi ! Quel homme heureux que ce bedeau. Malgré les malheurs, il garde toujours le sourire et n'est jamais de mauvaise humeur. Je ne pourrais pas en dire autant de tous.

Augustin Lebeau, journaliste